

# LA REVUE DU CAIRE

لاریفی دی کیر

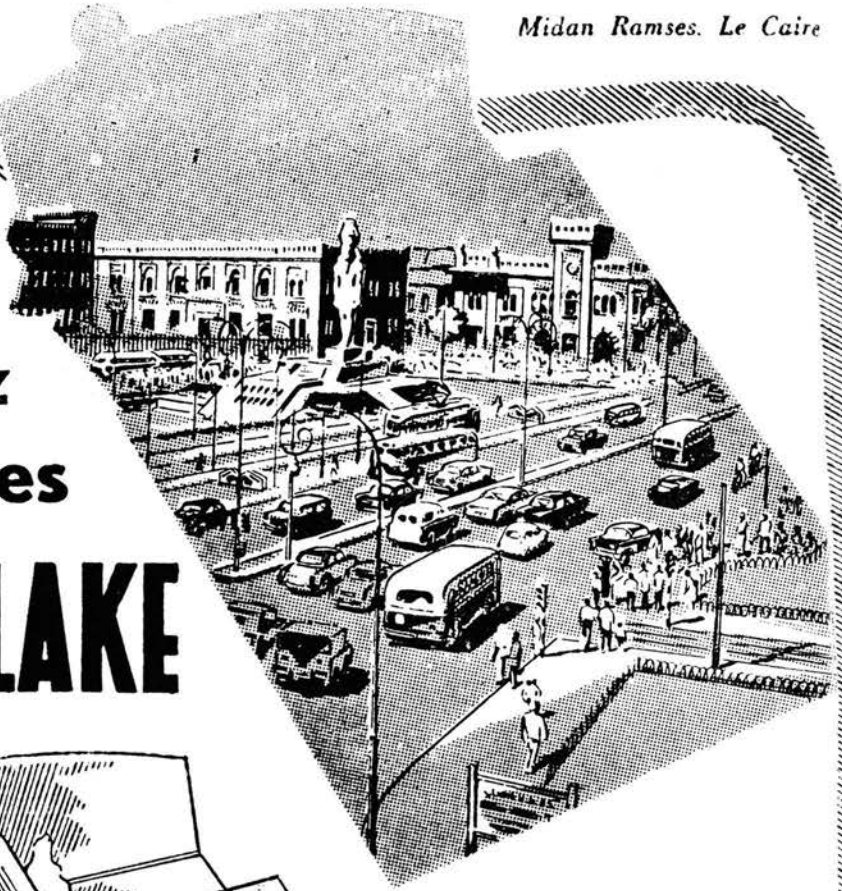
## SOMMAIRE

	Page
* * *	
Om Ratiba .....	297
YOUSSEF EL SEBAI .. Le Paradis .....	298
ZAKARIA GHONEIM .. La Pyramide Ensevelie .....	313
A. PAPADOPOULO .... Primitifs de 1959 .....	339
RAOUF KAMEL ..... « Aimez-vous Brahms ? » .....	369
ALEXANDRE ADOPOL . Musique — Ballet .....	377

rdc

Midan Ramses. Le Caire

**Vous  
trouverez  
partout les  
GOLD FLAKE**



**... et partout  
elles sont  
FRAÎCHES**

**10 for P.T. 6,5 - 20 for P.T. 13**

**FABRICANTS: EASTERN COMPANY S.A.E. (R.C. 4884 GIZA**



**The whole world is waiting  
for your vacation**

**ONLY TWA** connects 60 key cities with  
21 world centers in Europe, Africa and Asia

**Fly the finest... FLY TWA**  
**TRANS WORLD AIRLINES**  
**U.S.A. · EUROPE · AFRICA · ASIA**

# Banque Belge et Internationale en Egypte

**Société Anonyme Egyptienne**

**Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929**

**L E C A I R E  
H E L I O P O L I S  
A L E X A N D R I E**

---

**TRAITE TOUTES OPERATIONS  
DE BANQUE**

R.C.C. 39

R.C.A. 692

# BANQUE MISR

S. A. E.

Fondée en 1920

R. C. Caire No. 2

**Siège Social : LE CAIRE**

**151, Rue Mohamed Bey Farid (ex Emad E:-Dine)**

**Téléphones No. 78295 et 78090**



LA BANQUE met en location, à des prix très avantageux, des COFFRES de toutes dimensions pour la garde d'OBJETS DE VALEUR, au Siège Central du Caire et à la Succursale d'Alexandrie.

En partant pour l'Europe

# VISITEZ LA **YUGOSLAVIE**

- ◆ La Yougoslavie est reliée avec toutes les villes importantes de l'Europe Occidentale et Orientale par de nombreuses correspondances aériennes.
- ◆ Voyagez par **J A T** vers Belgrade, avec escale à Athènes.
- ◆ Départs du Caire tous les **MERCREDIS** et **SAMEDIS** à 9 h. a.m.

Pour toute  
information,  
contactez les  
bureaux **J A T**,

33, rue Kasr el-Nil,

LE CAIRE

Tél. 78066



# LA REVUE DU CAIRE

---

Fondée en 1938  
Vol. XLIII, No. 231

NOVEMBRE  
1959

DIRECTEUR :  
Alexandre Papadopoulos

---

## Om Ratiba

Vous l'avez peut-être vu ou du moins en avez-vous entendu parler : le film qui a passé sur les écrans du Caire ces temps-ci. Tiré de la pièce du même nom de Youssef El Sebai, le public l'a applaudi, il en a ri jusqu'aux larmes. Des expressions du terroir — telles quelles et non expurgées — et des scènes d'un haut comique, tirées sur le vif, c'est peut-être cela qui a provoqué l'hilarité du public ; mais il y a plus, il y a la satire, il y a toute la moquerie cinglante dont l'enfant terrible à la plume acérée qu'est Youssef El Sebai a couvert les superstitions, les fausses croyances, voire les us et coutumes ridicules. Et si le public a saisi, apprécié et approuvé sans restriction tout le piquant des situations abracadabrantes que l'auteur a si bien su présenter avec son espièglerie amusante, c'est que ce public de toutes les classes de la société se rend enfin compte que certaines manifestations qu'on considérait surnaturelles, mystérieuses et troublantes ne sont que farces et forfanteries. Les charlatans n'ont désormais qu'à bien se tenir : leurs trucs sont déjoués, et c'est bien fait. Si à quelque chose le ridicule est bon, c'est surtout quand il contribue

---

**N.D.L.R.** — Youssef el Sebaï est l'auteur de nombreux contes, romans, pièces de théâtre, scénarios de films, d'une veine humoristique et moderne. Il est actuellement Secrétaire Général du Conseil Supérieur des Lettres et des Arts.

à tuer les conceptions fallacieuses et les fables d'antan.

Il était temps aussi, ne serait-ce que pour faire triompher le sens de l'humour, que quelqu'un ait le front d'accoupler les notes graves et frémissantes d'une marche funèbre, jouée à l'occasion d'une veillée de « arbaine » (célébrée quarante jours après le départ du *de cuius*), au tintamarre endiablé d'une danse populaire, rehaussée par la présence trépidante du plus comique des acteurs. Il était temps qu'on donne un coup de massue à la morgue dont s'accompagne certaines cérémonies dont on ne pourra se débarrasser qu'en les tournant en ridicule.

Les morts sont partis, laissez donc les vivants vivre. Les défunts n'en seront que plus heureux : ils ont d'autres chats à fouetter dans l'au-delà.

Dans les pages qui suivent, on lira ce que cet auteur, avec l'esprit frondeur qui le caractérise, a trouvé..... AU PARADIS.

(avant-propos du traducteur)

## LE PARADIS

Mon gardien venait de rencontrer une vieille connaissance et ils s'étaient tous deux oubliés dans une conversation absorbante et animée. Non loin de moi il y avait une porte sur laquelle était calligraphié un verset du Coran invitant les fidèles ayant mérité de ce lieu à y pénétrer pour l'éternité. J'écarquillais les yeux pour lire et relire les saintes paroles. « Mais, ça y est », m'étais-je dit. « Tout extraordinaire que cela puisse paraître, ce devait bien



être le paradis. » Et dire qu'un pas, un seul pas m'en séparait.

Mon gardien était toujours en train de tailler une bavette avec son copain : de ce côté tout allait pour le mieux. La porte en face de moi était entre-bâillée. Quelle occasion unique de passer dans l'autre monde ! Nul humain, pensais-je n'aura jamais pareille chance. On aurait dit que l'entrée du paradis m'adressait une invite : « Vas y, espèce de sot ! » Il fallait agir rapidement ; la minute était décisive : toute ma destinée dans l'au-delà en dépendait.

Qu'avais-je donc à craindre ? Qu'advient-il de moi si je faussais compagnie à mon gardien et prenais la poudre d'escampette à travers le paradis, me réfugiant sous ses palmeraies et ses vignes, auprès de ses belles et de ses chérubins ? Que mon gardien découvre ma fugue, qu'il se mette à mes trousses, qu'il en tremble de peur à cause du courroux de ses chefs qui l'accablent de réprimandes, que voulez-vous que cela me fasse ? Je savais que, de guerre lasse, il descendrait sur terre, qu'il empoignerait le premier venu, qu'il l'emporterait dans le firmament comme si c'était moi. Il m'aurait vite oublié, soyez sans crainte.

Il y avait lieu de penser aussi à Radwan, gardien du paradis. Je ne croyais pas que celui-là s'apercevrait de ma présence. Un de plus, un de moins dans son eden, cela ne tirerait pas à conséquence. J'étais même certain que s'il me voyait il ferait semblant de rien. Quel profit aurait-il à faire du chambardement pour si peu ? Ce n'était nullement dans son intérêt de créer un scandale où nous serions impliqués tous les deux.

Un dernier regard vers le gardien, et me voilà me faufilant de biais, sur la pointe des pieds, sans détacher mon regard du bonhomme qui n'en finissait pas de palabrer, et me voici enfin devant la porte. D'un pas résolu j'avais pénétré à l'intérieur. Prenant mes jambes à mon cou, je m'étais élancé tel un ouragan. Une brise fraîche me fouettait le corps et un bien-être indéfinissable m'avait envahi et avait facilité ma course folle. Je ne sais combien de temps j'avais couru, mais maintenant mes forces me trahissaient. J'avais ralenti, puis finalement je m'étais effondré, rompu de fatigue.

Après un bon moment j'étais revenu à moi et je m'étais assis par terre, accroupi, observant tout autour de moi et me posant mille questions.

C'était donc ça le paradis, le lieu de rassemblement des croyants, des dévôts et des braves gens ! Le Créateur soit loué ! C'était un endroit qui valait la peine qu'on se sacrifie pour y accéder. Toutes les privations, toutes les mortifications sont peu de chose lorsqu'on sait qu'au bout des supplices il y a cet eden. Que Dieu maudisse la terre, ses pompes et ses œuvres !

J'étais assis au bord d'une rivière au débit généreux, à la surface argentée tel du cristal liquide, pur, limpide, sans une seule impureté. En face de moi, la berge s'étendait à perte de vue, verte, éclatante : un tapis de verdure parsemé d'arbres chargés de fruits. J'étais frappé par la beauté de la rivière. Pourquoi ne m'y baignerais-je pas ? Aussitôt dit aussitôt fait. Débarrassé de mes habits, je m'y étais jeté avec une joie enfantine.

Oh... Mais qu'est-ce que c'est? Quel imbécile étais-je donc? Ce liquide était collant, comment n'y avais-je pas pensé? Le croirez-vous? J'avais plongé dans une rivière de miel. J'aurais dû réfléchir, n'étais-je pas au paradis où coulent des rivières de miel raffiné? N'aurais-je pas dû goûter de ce fluide avant de m'y jeter?

Avec grande difficulté, je m'étais mû jusqu'à la berge. Imaginez-vous un homme nu comme un ver, le miel lui dégoulinant des coudes, des doigts, du nez, du menton, tel un panier de dattes mûres suintant à travers l'osier dont il est tressé.

Il fallait trouver de l'eau pour ôter ce miel qui me collait au corps, mais d'eau, aucune goutte. Ne sachant que faire, je m'étais sucé les doigts, léché les mains, mais le goût du miel m'avait écœuré avant d'en avoir fini avec les avant-bras. Lénervé, je m'étais roulé sur le tapis de verdure; j'avais frotté mon corps contre l'herbe comme ferait un étalon australien se tortillant à même le sol. Je m'étais ainsi débarrassé d'une bonne partie du miel, mais mes membres étaient encore collants. J'avais alors décidé de faire un baluchon de mes habits et de déambuler à travers le paradis à la recherche d'eau pour me laver.

Mais ne voilà-t-il pas qu'un autre large fleuve étincelant s'était présenté à ma vue. Attention, je me devais de ne pas faire la même bêtise! Qui sait, c'était peut-être encore du miel. J'avais donc plongé le doigt dans le fleuve. Non, ce n'était pas ce fluide épais et visqueux. « Allons-y », m'étais-je dit, et j'avais plongé.

Ah, voilà! On bougeait à son aise au moins dans ce liquide. Mais cette odeur, qu'est-ce que

c'est? On dirait du Johnie Walker ou du Dewar's. Oui, ma foi, c'est bien ça. J'y avais goûté et je m'étais assuré que c'était bien ce que je pensais. Quelle horreur! J'aurais dû me souvenir qu'il y a aussi au paradis des fleuves de boissons alcooliques pour le plaisir des buveurs. Prestement je m'étais retiré car il n'y avait rien dans la vie que je détestasse autant que l'alcool et l'odeur de l'alcool. Mais en essayant de regagner la berge, j'avais titubé, j'avais basculé vers le fond et bu quelques bonnes gorgées de ce nectar enivrant. Finalement, rouge de colère, toussotant et crachotant, j'avais pu mettre pied sur la terre ferme.

Hébété et la tête lourde, j'étais resté vautré sur l'herbe. Ma parole, j'étais pompette! Je m'étais levé, j'allais, je venais, j'avais envie de chanter et je m'étais mis à entonner l'air en vogue: « Si tu étais avec moi... » Je ne pourrais vous dire combien de temps je suis demeuré dans cet état. J'étais gai, très gai, et tout d'un coup j'avais vu devant moi quelque chose qui m'avait cloué de stupéfaction et m'avait étourdi. Les yeux hors de la tête, la bouche grande ouverte, je venais de voir couler devant moi un ruisseau de lait. Qu'y a-t-il d'étonnant en cela, me diriez-vous? Oui, mais la cause de ma stupeur ce n'était pas le lait qui coulait vers je ne sais où, car je savais bien qu'au paradis des liquides de toutes sortes coulent aussi naturellement que ce qui remplit nos cours d'eau sur terre. Ce qui m'avait bouleversé c'était ce que j'avais vu sur la berge: trois belles aux yeux de gazelle. De pareilles femmes existent au paradis, je le savais. Mais ce qui était pour moi une révélation c'était leur beauté inimaginable.

Le fait le plus frappant était de les avoir vues à l'œil nu, parfaitement nues elles-mêmes, nues, sans même la feuille de vigne dont s'était jadis servie notre mère à tous, Ève. J'étais resté, vous avais-je dit, cloué sur place, immobile, craignant qu'elles ne s'aperçoivent de ma présence, ne s'en épouvantent et ne fuient, effarouchées. Derrière un buisson, j'avais pris refuge en silence et je m'étais mis à les observer.

Et mon esprit s'était lancé dans des réflexions diverses. Je m'étais dit que si les humains pouvaient voir pareille beauté, il y a belle lurette qu'ils seraient tous en état de sainteté perpétuelle. Si l'on avait pu contempler ces beautés, comment pourrait-on commettre la moindre pécadille pour risquer d'être privé de cette félicité indescriptible? Jamais ! Pour ma part je puis vous certifier que si j'en avais eu connaissance préalable, j'aurais passé tous mes jours sur terre agenouillé, m'abimant sans cesse dans la contrition, le jeûne et la prière, menant vie d'ermite dans une cellule austère.

J'avais donc longuement admiré ces trois grâces avec leurs corps resplendissants, leur teint plein de fraîcheur, leur poitrine ferme et sculpturale. L'alcool qui vagabondait dans mon pauvre crâne m'avait incité à leur adresser des paroles que j'avais parfois proférées en pareilles occasions sur terre. Je m'étais dit : « La femme n'est-elle pas femme partout, ici comme ailleurs? Je m'étais efforcé toutefois de choisir mes mots : ce devait être un flirt de qualité, un flirt céleste. A tort ou à raison, mon esprit — en l'état où il était — m'avait dicté ces propos de circonstance que j'avais criés aussitôt :

— Béni soit le Créateur Qui, ayant créé, se surpassa !

Ces mots aussitôt prononcés, je m'en étais repenti. C'était tellement banal que les belles ne manqueraient pas de me considérer avec mépris. Elles allaient certainement me répondre : « Eh, va donc, poison », ou bien tout simplement « Fada ! » Mais, ô mystère, elles m'avaient au contraire souri. L'une d'elles m'avait même fait un signe amical de la main, cependant qu'une autre me disait : « Sois le bienvenu ». Et la troisième d'en faire autant ! « Belle journée », m'étais-je dit. Ça collait tout de go : salutations, bon accueil et souhaits de bienvenue. J'étais donc sorti de ma cachette, timide et honteux malgré le toupet que me donnait encore la rasade de Johnie Walker que je m'étais envoyée. Je m'étais tout de même approché des toutes belles, enivré davantage par leur charme fascinant que par l'alcool. L'une d'elles m'avait alors demandé :

— Ne comptes-tu pas te baigner ?

J'avais regardé le ruisseau de lait et dit :

— Me baigner dans du lait ?

Remarquant, grâce à son étonnante perspicacité, que les parties découvertes de mon corps étaient encore toutes barbouillées de miel et d'alcool, elle avait riposté :

— Le lait n'est-il pas préférable à... autre chose ?

— Certainement, certainement, mais j'aurais préféré — si vous en aviez — de l'eau, de l'eau pure et simple. C'est cela que nous utilisons sur terre pour nos bains.

— Allons donc, ne sois pas ignare. Ne

mentionne plus jamais l'eau dorénavant. Va donc, déshabille-toi.

Elles m'avaient regardé comme si j'étais un sauvage rétif et elles s'étaient précipitées sur moi en rigolant, essayant de me dépouiller de mes vêtements. Je m'étais défendu, pris d'une crise de fou rire. Et juste à cet instant, j'avais entendu une voix de stentor, une voix que je connaissais bien, tonner :

— C'est lui, c'est bien lui, c'est lui-même...

Mon gardien était là derrière moi. Il avait troublé la fête par ses cris cacophoniques :

— C'est lui, l'évadé malicieux. Il a cru pouvoir m'échapper. Je te ferai voir les étoiles en plein jour ! Deux heures que je te cours après ; j'en suis malade, pendant que toi tu te vautres ici dans le plaisir et la dissipation !

Les trois grâces s'étaient tout de suite couvertes en me lançant des regards furieux. L'une d'elles s'était écriée :

— Quel scandale ! Il n'est donc pas du paradis ? Quel vilain simulateur !

Colère et honte m'avaient envahi. J'avais souhaité pouvoir serrer le cou de cet intrus jusqu'à ce que mort s'ensuive. Je ne pouvais lui pardonner d'avoir interrompu mon enchantement, et lui avais répliqué :

— Foin de grossièreté, modère ton langage. Que dis-tu là ? Évadé ? Malicieux ? Es-tu fou ?

— Et tu oses encore parler après ce que tu as fait ?

— Mais qu'ai-je donc fait ?

— Qu'est-ce qui t'a amené ici ?

— Je suis venu te chercher.

— Me chercher... moi ?

— Mais bien sûr. Je t'avais perdu de vue ; j'avais trouvé cette porte ouverte et j'avais cru que tu avais pénétré dans ces lieux. J'y étais entré moi aussi à ta recherche.

— Sais-tu que la porte par laquelle tu es entré est celle du paradis ?

— Et qui m'a défendu la porte du paradis ? Je suis un homme honnête et je n'ai rien fait dans ma vie qui puisse nécessiter mon entrée en enfer.

Ce crétin de gardien avait cru mon histoire. Il en était tout contrarié, tout contrit. Il regrettait sa conduite envers moi et s'était mis à marmotter des excuses. Puis il avait posé sa main sur mon épaule en me disant :

— Allons-y.

— Allons-y où ? Ne t'ai-je pas dit que je suis un honnête homme, que je suis certain que ma destination est le paradis ? Pourquoi ne me laisses-tu pas ici pour t'en retourner comme tu es venu ?

— Ne sois pas stupide. Il ne dépend pas de moi d'amener les gens au paradis ou en enfer. Je ne suis qu'un simple gardien chargé de les accompagner ici-haut. Ce n'est pas toi qui doit juger si tu es honnête ou si tu es une crapule. Tu dois rendre compte de ce que tu as fait. Tes bienfaits et tes méfaits doivent être pesés. Ta destinée sera dans la balance.

— Et où est donc cette balance ? Apporte-la ici. Je ne crains pas de présenter mes comptes.

— Les comptes ne se font pas ici. Il faut sortir de ces lieux.

L'homme était entêté, il fallait s'exécuter. J'avais fait signe aux divines beautés, un signe



d'adieu, un clignement de l'œil qui devait leur indiquer que je comptais revenir, que je désirais qu'elles m'attendent.

J'avais suivi mon gardien. Il n'avait pas tardé à s'apercevoir que je sentais l'alcool.

— Tu as bu. Comptes-tu te présenter au jugement dernier sentant l'alcool? Ce n'est pas dans ton intérêt, tu sais.

— C'est un alcool non défendu, il provient des fleuves du paradis.

— Défendu ou non défendu cela m'importe fort peu. Saches que tu es la première personne que j'ai vue montant là haut en état d'ébriété.

— Je ne suis pas saoul, je suis seulement gai.

Finalement nous étions arrivés à la cour des comptes. Le préposé aux balances était accroupi sur une estrade. De temps à autre il retrouvait une imposante paire de moustaches. Il était flanqué d'un ange de chaque côté et chaque ange tenait un sac plein à craquer. En me les montrant du doigt, le gardien m'avait chuchoté :

— L'ange du bien et l'ange du mal.

Je m'étais composé une face souriante que j'avais dirigée vers l'un et l'autre en leur adressant de chaleureuses salutations. Les deux anges n'avaient pas bronché. Regardant l'ange du bien, je lui avais dit :

— Dépêche-toi, je t'en prie, les belles du paradis m'attendent.

L'ange du bien s'avéra être fort impassible. S'adressant à l'ange du mal, celui qui devait peser le pour et le contre lui avait ordonné :

— Présente-nous ce que tu as.

Entamer cette comptabilité par le récit des actions péjoratives était, à mon avis, de mauvais augure. J'avais essayé d'inverser la procédure, mais le moustachu m'avait foudroyé du regard en beuglant :

— Toi, tais-toi !

L'ange du mal avait commencé à retirer de son sac son contenu. J'y avais jeté un coup d'œil furtif. Hola ! Il en sortait tout un amas d'exemplaires des romans populaires publiés sous le titre de « Moussamarate El Gueib » (divertissante édition de poche). J'en avais été tout surpris et je n'avais pu m'empêcher de crier :

— Qu'y a-t-il de mal en cela ?

Personne n'avait fait attention à ma remarque. L'ange du mal avait commencé son réquisitoire :

— Voici les images nues qu'il publiait sur les pages des revues, encourageant le vice et excitant à la débauche. Voici les romans où il exaltait l'amour.

Il avait jeté le tout sur la balance, mais la balance n'avait pas bougé. Et le peseur avait dit d'une voix fluette comme s'il psalmodiait :

— Dieu est la beauté même et Dieu aime la beauté. Il n'y a en cela aucun mal. Seul l'homme à l'âme impure en prend ombrage. Le spectacle de la beauté remue en lui la perversité qui lui torture le cœur. C'est l'âme, par sa grandeur, qui seule peut résister à la tentation et rester impassible à la vue de quoi que ce soit. Qu'as-tu d'autre ?

L'étonnement pouvait se lire sur les traits de l'ange du mal. Il avait fouillé dans son sac

à la recherche de quelque chose de plus substantiel. Pour en finir, il en avait sorti quelques miettes en disant machinalement :

— Je n'ai plus rien que des velléités. Cet homme avait rabroué une fois un pauvre nécessiteux, refusant de lui donner une piastre pour acheter de quoi manger, cependant que lui-même avait versé vingt piastres au guichet d'un cinéma pour aller s'amuser.

Sur ce, l'ange en question avait déposé une miette sur le plateau de la balance qui s'était abaissé jusqu'à faible distance du sol. Retroussant ses moustaches, l'homme avait gravement déclaré :

— C'est là un grand crime ; qu'as-tu d'autre ?

— Cet homme a un jour rencontré un pauvre gosse, un déshérité du sort n'ayant même pas de quoi couvrir son pauvre petit corps bleui par le froid. Il n'en avait même pas fait cas, lui qui portait pardessus, jaquette et gilet de laine.

Sur ce, l'ange du mal avait déposé une autre miette dans le même plateau de la balance. Nouvel affaissement du plateau, suivi de la pose d'une autre miette, et ainsi de suite. J'en étais devenu blême.

J'avais ensuite lancé un regard suppliant à l'ange du bien, me disant qu'il lui serait fort difficile de battre le record de la partie adverse.

Le préposé aux balances s'était tourné vers l'ange du bien et lui avait donné l'ordre de faire état de ce qu'il avait. Celui-ci s'était mis en devoir de sortir des pièces volumineuses.

— Voilà les prières de quatre années, le jeune de dix années.

Il avait jeté les pièces imposantes dans l'autre plateau de la balance mais, à mon grand étonnement, rien ne bougea. J'avais remarqué que le peseur hochait la tête tristement, et il avait dit :

— Inutile. Il avait prié comme une machine : prosternations, genuflexions et ainsi de suite, mais l'esprit était ailleurs. Ce n'était que pure gymnastique. Quant au jeûne, ce n'en était pas un en réalité. Il avait accumulé et conservé la nourriture de toute la journée pour s'en empiffrer du mieux qu'il pouvait une fois le soir venu, sans se priver de gâteaux, de gelée et de conserve d'abricots. Et qu'as-tu à part cela ?

Le même étonnement s'était dessiné sur la face de l'ange du bien, comme cela s'était passé avec l'ange du mal. Il s'était mis à farfouiller dans le sac, cherchant des brindilles. Il en avait sorti une piastre et avait dit :

— Voilà une piastre que cet homme avait donnée une fois à un pauvre petit domestique qui avait, par mégarde, renversé un plat de fèves qu'il devait apporter à son maître. En ce temps-là, cet homme était encore un écolier. Il avait donné au petit domestique la seule piastre qu'il avait en poche, pour qu'il aille racheter une nouvelle portion de fèves.

L'ange avait mis la piastre dans le plateau de la balance, ce qui eut le don d'imprimer à celui-ci un mouvement surprenant de descente. L'ange avait ensuite retiré du sac une petite tasse. Il en avait versé quelques gouttes

dans le plateau qui s'était abaissé encore une fois. Et l'ange avait dit :

— Ce sont des larmes. Des larmes qu'il a versées en consolant une âme meurtrie, un cœur en peine.

Les deux plateaux de la balance étaient maintenant à égalité. L'ange du bien s'était tu et l'homme à la moustache de lui demander :

— N'as-tu rien d'autre ?

— Non.

Et s'adressant à l'ange du mal, il lui avait demandé :

— Et toi ?

— Rien.

Résumant le jugement, le préposé aux balances avait crié au gardien :

— Les deux plateaux sont au même niveau. Ramène-le.

Le gardien m'avait pris par la main et m'avait emmené. Et comme je lui demandais où nous allions, il m'avait fait comprendre que nous retournions sur terre, car il paraît que pour être versé soit au paradis soit en enfer il faut que l'un des plateaux de la balance l'emporte sur l'autre. Je lui avais emboîté le pas et, après un instant, je lui avais dit :

— Tu permets quelques minutes ?

— Quoi donc ?

— Tu permets que je passe voir les belles du paradis. Je crains fort qu'elles ne s'impatientent. Leur attente devra forcément se prolonger.

— Ne sois donc pas si bête ! Ne sais-tu pas à présent qui peut entrer au paradis et qui doit rejoindre l'enfer ?

— Oui... oui.

— Alors retourne sans tarder sur terre et fais en sorte que le plateau de la balance bascule, la prochaine fois, du bon côté. Ainsi, lorsque je t'emmènerai, j'irai avec toi tout droit vers elles, car, ayant appris comment t'assurer le paradis, tu y pénétreras sans coup férir.

**Youssef El Sebaï**  
*traduction française*  
de La Revue du Caire

# LA PYRAMIDE ENSEVELIE

## CHAPITRE V

### NOUS DECOUVRONS LA PYRAMIDE

**D**e janvier au début d'avril 1952, nous fûmes occupés à déblayer le Mur Blanc jusqu'à sa base et sur toute sa longueur, nous arrêtant au point où les carriers des époques ultérieures avaient fortement endommagé sa structure en empruntant les pierres à d'autres fins.

La disposition de l'enceinte m'apparaissait plus clairement maintenant. Quand j'entreprends des fouilles, j'essaye toujours de m'identifier aux anciens constructeurs, de pénétrer leur esprit afin de comprendre *pourquoi* ils ont donné à leurs monuments leur forme actuelle. Ils changeaient souvent leurs plans en cours de construction, mais, par l'observation et la réflexion et en s'appuyant sur ce que l'on sait déjà des autres monuments, il est parfois possible de comprendre pourquoi ils ont apporté des changements à leur plan primitif et où ces changements se situent et de deviner avec plus ou

---

**N.D.L.R.** — Cf. la première et la deuxième partie dans les numéros de septembre et octobre 1959. Zakarya Ghoneim, (1910-1959), a été un remarquable égyptologue à qui l'on doit la découverte, en 1951-54, de la Pyramide inachevée de Saqqarah. Nous sommes heureux de publier, en français, son livre sur sa découverte.

moins de bonheur ce qui git, enfoui dans le sable, en tel point particulier.

Par exemple, j'acquis petit à petit la certitude que le Mur Blanc avait constitué à l'origine la limite nord de l'enceinte, mais que, pour une raison encore inconnue, les constructeurs avaient décidé d'étendre l'enceinte vers le nord à un niveau plus élevé. Etant donné qu'il s'agissait incontestablement d'une enceinte, j'étais également certain qu'il devait exister un édifice central qui devait se trouver près du centre géométrique de l'*enceinte originelle*. On pouvait objecter que les constructeurs pouvaient avoir abandonné la première enceinte avant d'avoir construit l'édifice central, qu'il s'agisse d'une pyramide ou d'un mastaba, mais cette hypothèse était peu vraisemblable car nous savons d'après les autres ensembles connus que la construction des différentes parties se faisait en même temps. Mais il n'y avait aucune trace d'édifice central, pas même un affleurement de maçonnerie comme celui qui m'avait guidé pour le mur d'enceinte.

Vers le début d'avril je relevai le plan de l'enceinte originelle au moyen d'un théodolite pour déterminer avec exactitude son centre géométrique. J'expliquai mon idée à Hofni qui l'accueillit avec un intérêt enthousiaste. Il n'avait jamais travaillé jusque là dans un site de pyramide appartenant à une époque aussi reculée, bien qu'il ait pris une part importante au déblayement de la fameuse pyramide du roi Senusret II (Douzième Dynastie) à el-Lahun. En fait, c'était lui qui avait trouvé l'un des plus beaux objets que l'on ait jamais découvert dans une pyramide égyptienne. C'était il y a plus de trente ans, il travaillait pour Sir Flinders Petrie dans la tombe de la princesse Sit-Hathor-Iunet, fille



de Senusret II, lorsque, en déblayant un renforcement pratiqué dans un coin de la tombe, il avait trouvé un specimen rare d'*uroeus* royal, ou serpent sacré en or, avec une tête de lapis-lazuli, des yeux de grenat et un capuchon orné de cornaline, de turquoise et de lazuli. Cet emblème royal, symbole de la domination sur la Basse-Egypte, était porté par les Pharaons sur leur couronne. Enrobé de boue, il avait échappé aux voleurs quand ils avaient pillé la tombe et personne ne l'avait touché, pendant quatre mille ans, jusqu'au moment où Hofni l'avait trouvé. Il me confia, une fois, qu'il visitait souvent le Musée du Caire rien que pour admirer cet *uroeus* dans son casier de verre, et pour se remémorer ce fameux jour où, 35 ans auparavant, il l'avait tenu le premier dans ses mains. Ce sont des souvenirs de ce genre qui imprègnent de gloire la vie de ces hommes, et leur inspirent de l'espoir chaque fois qu'ils travaillent dans un nouveau site. Aussi est-ce avec une surexcitation enthousiaste que mes ouvriers commencèrent la phase suivante des fouilles qui consistait à essayer de localiser l'édifice central, s'il existait.

Dans tout travail de ce genre, il y a une part de chance et une part de jugement, en l'occurrence, nous eûmes de la chance. J'avais déterminé l'endroit où l'édifice central devait en principe se trouver ; mais lorsque je donnai instruction que l'on fasse le premier sondage d'essai, je ne savais nullement si nous allions atteindre le rebord de la construction ou tomber en plein dedans. Jugez de ma satisfaction lorsque, le 29 janvier 1952, Hofni arriva chez moi, tout ému, et me dit qu'ils avaient trouvé de la maçonnerie. Nous avons eu la chance de localiser ainsi le rebord sud actuel de la structure cachée, il ne serait point difficile de suivre ce re-

bord jusqu'aux coins, et de définir ainsi le contour de tout l'édifice.

Nous découvrîmes qu'il était composé d'une série de tranches indépendantes appuyées les unes sur les autres et inclinées vers l'intérieur selon un angle d'environ 75 degrés, et *les lits de pierres étaient déversés perpendiculairement aux faces des parements*. Les lecteurs qui auront suivi avec attention le chapitre I dans lequel je décris la structure des pyramides à degrés, se rendront compte que c'était là une indication précieuse sur l'âge du monument. Car dans les quelques exemples de pyramides à degrés qui sont parvenus jusqu'à nous, les couches de pierres sont ainsi bâties, tandis que dans les murs en contreforts des pyramides construites plus tard, après le règne de Snofru, les lits de pierres étaient placés horizontalement. Je me rendis immédiatement chez M. Lauer, l'architecte du Département des Antiquités, qui a travaillé pendant de nombreuses années à la Pyramide à Degrés de Zoser. (C'est lui qui a restauré et consolidé les monuments). Je le trouvai travaillant comme d'habitude près de cette pyramide, et nous allâmes ensemble vers la terrasse où Hofni, Hussein et les autres ouvriers déblayaient les murs nouvellement découverts. Lorsqu'il les eut vus et examinés, M. Lauer déclara : « Cela ne fait aucun doute pour moi que ces murs font partie d'une pyramide à degrés. »

Même après cela, beaucoup de personnes continuèrent à douter de nos dires. Malheureusement, nous étions arrivés à la fin de la saison de fouilles de l'année 1952 et je savais qu'il se passerait pas mal de temps avant que ces doutes ne soient dissipés, comme ils devaient finalement l'être, j'en étais sûr. Les fouilles s'arrêtèrent en mai 1952 et ne reprurent qu'en novembre 1953. Le travail avait

atteint un point critique et je sentais qu'il me fallait du temps pour étudier les découvertes déjà faites et décider de mon plan d'action à venir. Il fallait également que j'obtienne une allocation additionnelle pour que les travaux puissent continuer.

En novembre 1953, je réunis à nouveau mes ouvriers, et une fois de plus, les wagons chargés se mirent à gronder le long du Decauville comme nous travaillions pour dégager la construction mystérieuse. Je concentrai d'abord mes efforts à en délimiter la configuration. Nous commençâmes par agrandir le puits foré pour nous assurer que la construction s'étendait bien dans les directions est et ouest. Puis je donnai l'ordre de transférer les travaux un peu plus loin vers l'ouest, sur la même ligne, en un point où je jugeais que pouvait se trouver l'angle de l'édifice. Nous nous aperçûmes que le côté sud était recouvert d'argile tendre provenant du creusement de galeries souterraines, et ces indices à peine perceptibles nous permirent de déterminer où prenait fin le remblai artificiel et où commençait l'amoncellement de déblais résultant de l'utilisation ultérieure de la pyramide comme carrière.

Peu de temps après que ces travaux aient débuté, j'étais occupé en un autre point de l'enceinte, lorsque Hussein Ibrahim, le frère de Hofni, vint vers moi en courant et agitant les bras, il cria : « Mabrouk elnasial ! » ce qui signifie « Félicitations ! nous avons trouvé le coin »

Je retournai avec lui sur le chantier et constatai avec joie qu'ils avaient atteint le coin de la pyramide, car c'en était une, j'en étais maintenant tout à fait convaincu. Il ne pouvait s'agir d'un mastaba, en partie à cause de la taille du monument, mais surtout parce qu'on ne connaît aucun mastaba

avec des murs en contreforts et des lits de pierres inclinés. Ce sont au contraire les traits caractéristiques de la structure des pyramides.

Chaque site archéologique possède ses caractères propres, et l'on doit y travailler longtemps pour les trouver et pour comprendre ce qui s'est passé dans l'antiquité. A cause de l'immensité de la surface de l'enceinte, j'adoptai la méthode consistant à rechercher d'abord les points essentiels, sans quoi il m'aurait fallu perdre beaucoup de temps et d'argent en travaux infructueux avant de pouvoir comprendre la configuration de l'ouvrage.

Par exemple, après avoir déblayé le premier angle, il nous était facile de trouver les autres trois. D'après les photos, on peut voir qu'il s'agit bien d'une pyramide à degrés mais qu'un seul des degrés demeure. La maçonnerie est de bonne qualité, mais les blocs de calcaire sont relativement petits, comme dans la pyramide de Zoser. Les bâtisseurs n'avaient pas encore atteint le stade où ils utilisaient d'énormes blocs mégalithiques. L'ensemble de la construction atteint 120 mètres de côté ; la base est donc plus grande que celle de la pyramide de Zoser. Dans l'état incomplet où elle se trouve actuellement, la hauteur maximum atteinte est d'environ sept mètres, mais je pense qu'elle a pu atteindre originellement le double et qu'elle a été réduite à sa hauteur actuelle par les emprunts faits à ses pierres par les carriers des époques ultérieures. Nous ne trouvâmes aucune trace de revêtement extérieur, et l'on peut présumer que seul le centre de la pyramide avait été commencé et qu'elle n'a jamais été achevée.

Cette partie centrale, de forme carrée et faite de lits superposés, comprenait probablement quatorze épaisseurs de maçonnerie d'une hauteur allant

en décroissant du centre vers l'extérieur et appuyées sur un nucleus central selon un angle variant entre 71 et 75 degrés, les faces formant un angle droit avec les lits. Les faces d'accroissement furent laissées à l'état brut. En supposant que chaque paire de ces épaisseurs était destinée à former un degré, comme c'est le cas dans la pyramide de Zoser, nous pouvons inférer que la nouvelle pyramide était destinée à avoir 7 degrés au lieu de 6 que compte celle de Zoser.

Si cette pyramide avait été terminée, elle aurait probablement atteint une hauteur d'environ 70 mètres, c'est-à-dire 10 mètres de plus que celle de Zoser. Elle est érigée à même le roc et est construite avec le grossier calcaire gris qui se trouve sur place. Les blocs sont grossièrement équarris et sont pris dans un mortier composé d'argile tendre provenant du creusement des souterrains, mélangée avec des déchets de calcaire. Les pierres sont généralement posées en rangées alternées dans le sens de la longueur et dans le sens de la largeur à l'imitation des murs de brique crue. Les assises sont bien nivelées et parallèles et les joints horizontaux séparant les couches sont beaucoup plus épais que les joints verticaux. Un fragment de stèle portant le nom de Zoser a été retrouvé, remployé dans la maçonnerie, nouvelle indication que cette pyramide a dû être construite à une date postérieure à celle de Zoser.

La structure que je viens de décrire est caractéristique des pyramides dites à degrés. Tant la pyramide à degrés de Zoser que celle de Zawiyet-el-Eryan ont la même formation (12 couches, inclinées à un angle de 74 degrés, dans la première (1),

---

(1) J.P. Lauer, *La Pyramide à Degrés, l'Architecture*,

et 14 couches inclinées à un angle de 68 degrés dans la seconde (2) ). La Pyramide de Meidûm possède également la même structure dans les deux premières parties de sa superstructure (7 et 8 couches respectivement et une inclinaison d'environ 74 degrés) (3). Le mastaba originel de Zoser à Saqqara qui a constitué le centre de la superstructure ultérieure, comprend des couches indépendantes horizontales (4). Mais lorsqu'il fut décidé d'en faire une « pyramide à degrés », des lits de pierre inclinés furent construits tant dans l'étape de la pyramide à 4 degrés que dans celle de la pyramide à 6 degrés (5). On ne connaît point de mastaba qui ait été construit en plans inclinés. Il est probable que cette disposition fut une innovation inventée par Imhotep, le fameux architecte de Zoser, pour assurer plus de solidité à la nouvelle structure inventée de la pyramide à degrés (6). Et dans le cas qui nous occupe nous avons un énorme édifice central de pierre, construit en couches indépendantes à lits inclinés, sur un plan d'ensemble carré et entouré d'un grand mur d'enceinte de calcaire fin. Cela laisse peu de doutes sur la nature du monument.

A cause de la pente de la falaise de soubasse-

---

1936, Tome I, p. 217, dans la série *Fouilles à Saqqara*, Service des Antiquités de l'Égypte.

(2) J.A. Reisner, dans *Bulletin of the Museum of Fine Arts*, Boston, Dec. 1911, p. 56.

(3) W.M.F. Petrie, *Meidûm*, p. 6.

(4) J.P. Lauer, op. cit. p. 216.

(5) J.P. Lauer, op. cit. pp. 17 - 19.

(6) J.P. Lauer, *Études Complémentaires sur les Monuments du Roi Zoser à Saqqara* (le fascicule), p. 25 dans la série, *Supplément aux Annales du Service des Antiquités de l'Égypte*, Cahier No. 9.

ment, il avait été nécessaire de surélever la surface par endroits afin de constituer une plateforme de niveau égal sur laquelle la pyramide pouvait être construite. Il en résulte que le niveau de la pyramide n'est pas le même que celui du mur d'enceinte inachevé du nord (le Mur Blanc). La différence de niveau au coin nord-ouest de la pyramide est de 4,79 mètres tandis qu'au coin sud-est il est de 1,815 mètres.

La construction ayant été utilisée plus tard comme carrière, l'on aurait pu croire que son existence devait être connue jusqu'à une époque relativement récente. J'ai heureusement pu m'assurer du fait que le monument n'avait pas été touché depuis au moins 3000 ans et probablement davantage. En effet, nous en avons trouvé la preuve dans le fait qu'un grand nombre de tombes d'époques bien postérieures furent découvertes par mes ouvriers durant les fouilles, et la plus ancienne de ces tombes datait de la Dix-neuvième Dynastie (1349 - 1197 av. J.C.) et comme certaines d'entre elles, placées *au-dessus de la pyramide ensevelie elle-même* furent retrouvées intactes, il est certain qu'aucun œil humain n'a contemplé les murs que nous avons mis au jour depuis cette époque reculée.

Certaines des tombes se trouvaient au-dessus de la masse de la pyramide elle-même, d'autres dans l'enceinte, et le fait qu'un si grand nombre de tombes aient été concentré dans cette région indique qu'elle a dû être considérée comme un site sacré pendant plus de 2500 ans après la construction de la pyramide.

On a retrouvé un tel nombre de ces sépultures (et l'on en découvrira presque certainement d'autres) qu'il est impossible à ce stade des travaux

d'en donner une description détaillée. Quant j'aurais eu le temps d'en faire un examen plus approfondi, j'espère pouvoir en publier un compte rendu plus complet dans un volume ultérieur de cet ouvrage.

La tombe la plus intéressante est peut-être celle d'une dame nommée Ka-Nefer-Nefer (*Ka* la deux fois belle). Le corps n'était pas momifié et était enveloppé dans une natte en feuilles de palmier. La tête et les épaules étaient couvertes d'un masque très réaliste de carton et de toile enduits de stuc doré et peint, un collier de perles de verre coloré imitant des pierres semi-précieuses ainsi que des amulettes de feldspath vert et de verre, et des statuettes d'albâtre, de stéatite et de bois. Nous avons également trouvé le corps d'un homme, non identifié, portant des bijoux comprenant des bagues en or et en cornaline, dont certaines portaient le nom de Ramsès II. Ces deux tombes datent de la première moitié de la Dix-neuvième Dynastie. Ces personnes semblent avoir appartenu à une tribu lybienne qui aurait choisi ce site pour cimetière.

Parmi les sépultures ainsi découvertes, un grand nombre des corps n'était pas momifié et la plupart étaient sans bijoux ou ornements d'aucune sorte. Les nattes sont de feuilles de palmier, de roseaux ou de tiges de papyrus liées ensemble avec des cordes et ne contenaient que des ossements. Dans certaines des tombes nous trouvâmes des jarres en poterie. Des nattes de sépulture similaires ont été trouvées par Borchardt à Abusir et par Jacques de Morgan à Dahshur, mais pas en aussi grande quantité que sur ce site. Pendant que nous dégagions la pyramide, et le Mur Blanc, il se passait rarement un jour sans que nous ne trouvions de ces



tombes, que Borchard attribue à une tribu lybienne et non égyptienne. On en mentionne d'autres dans les récits des fouilles à Saqqara faites en 1907 et 1908 par Quibell.

Jusqu'à présent, je ne m'étais occupé que de la superstructure de la pyramide. Je savais que des galeries et des chambres souterraines devaient exister au-dessous de la superstructure, et par la suite je pus en explorer quelques unes, comme je vais le raconter plus tard. En attendant, il était important de recueillir tout ce qu'il était possible d'apprendre au sujet de la construction elle-même, et en particulier de voir s'il existait des indications qui nous aideraient à comprendre comment ces vastes monuments étaient construits. Une pyramide complète comme celle de Khufu ou celle de Menkauré ne peut guère nous apprendre grand'chose sur sa structure interne et sur les méthodes employées pour la construire. Une pyramide inachevée au contraire pouvait nous fournir des renseignements.

Aussi, avant de continuer le récit de la découverte et de l'exploration des galeries souterraines, je consacrerai un chapitre à un résumé rapide de ce que l'on sait sur la construction des pyramides sous la Troisième Dynastie, et je concluerai avec les informations que j'ai pu jusqu'ici recueillir grâce au nouveau monument.

## CHAPITRE VI

### LA CONSTRUCTION D'UNE PYRAMIDE

L'on se souviendra que les rois qui établirent leur domination sur l'Égypte entière venaient de la partie sud du pays, c'est-à-dire de la Haute Égypte

et que leur capitale était à l'origine This, d'où le nom de rois « Thinites ». Puis, à la fin de la Seconde Dynastie (2800 ans av. J.C.), ils établirent leur nouvelle capitale à Memphis, d'où ils gouvernèrent le pays entier. Les tombes qu'ils construisirent en Haute-Egypte étaient d'un type différent de celles que nous avons vues à Saqqara et dont la pyramide de Zoser est le plus bel exemple.

Le Professeur Reisner, dans son œuvre monumentale *The Development of the Egyptian Tomb down to the Accession of Cheops* (7) observe :

« En Haute-Egypte, jusqu'à cette époque, (c'est-à-dire la fin de la Deuxième Dynastie) l'infrastructure des tombes royales et des tombes privées était une construction en briques crues, bâtie à ciel ouvert dans un puits pratiqué dans le gravier et recouvert ensuite d'un toit en bois ou en briques crues. A Memphis, sous la Deuxième Dynastie, le type de tombeau qui se développa fut celui à descendrière s'enfonçant profondément avec des chambres souterraines taillées dans le roc, selon un plan composite pour les plus grandes tombes et avec une seule chambre pour les plus petites. Avec la Troisième Dynastie, la capitale est définitivement déplacée à Memphis et les types memphites de tombes commencèrent à prévaloir dans tout le pays ».

La raison du changement survenu est que l'art de tailler la pierre s'était considérablement développé à Memphis. Comme le dit Reisner :

« Les artisans égyptiens avaient acquis une telle maîtrise dans la taille des blocs de pierre qu'ils pouvaient équarrir des blocs de calcaire d'à

---

(7) Harvard University Press, Cambridge, Mars. 1936, pp. 53 - 54.

peu près n'importe quelle dimension et, sur la demande des rois, il creusaient des puits et des tranchées très vastes dans le roc. Mais ce n'était que pour les monuments royaux que l'on utilisait la pierre sur une grande échelle, et même là, les blocs utilisés étaient petits en comparaison de ceux employés pendant la Quatrième Dynastie à Giza. Les constructions qui composent la tombe de Zoser et son enceinte sont les plus anciennes que nous connaissions jusqu'à présent, qui soient en pierre taillée. Ces constructions constituent, dans leurs détails architecturaux et leur maçonnerie une transposition dans le calcaire blanc (blocs relativement petits), de l'ancienne architecture de briques crues de la Deuxième Dynastie. (ib. p. 153) »

J'ai déjà décrit brièvement dans un chapitre précédent comment les Anciens Egyptiens équarrirent et taillèrent les pierres. Mais les méthodes utilisées par les Anciens Egyptiens variaient d'après le type de l'édifice en construction et celles utilisées pour les pyramides ne sont pas encore entièrement comprises. Parmi les meilleures autorités en la matière citons Somers Clarke et R. Engelbach, dont l'ouvrage, *Ancient Egyptian Masonry* (8), est très riche en informations d'ordre pratique. Un autre ouvrage plus à jour est celui de I.E.S. Edwards, *The Pyramid of Egypt* (9).

On doit se rappeler tout d'abord que la pyramide est un monument religieux, et que sa fondation s'accompagnait de rites et de cérémonies religieuses complexes dont on connaît les éléments

---

(8) Oxford University Press, Londres 1930.

(9) Pelican books, Londres, 1954.

principaux (10). Ils semblent avoir été exécutés par le roi lui-même, avec l'assistance des prêtres et des prêtresses habillés en dieux et en déesses (11). Les phases principales de la cérémonie se déroulaient comme suit :

- 1) Délimiter le terrain avec des piquets réunis par une corde tendue.
- 2) Piocher la surface du sol.
- 3) Répandre du sable.
- 4) Fabriquer des briques.
- 5) Assembler les briques.

Les deux dernières cérémonies sont intéressantes : c'étaient probablement des survivances de l'époque où les tombes étaient faites en briques crues, avant l'invention de la maçonnerie de pierre.

Au cours des cérémonies de fondation du monument, des spécimens des matériaux qui devaient être utilisés pour la construction étaient enterrés sous les fondations. Nous les appelons les « Dépôts de Fondation ». La plupart de ces dépôts qui ont été découverts jusqu'ici ne datent que du Moyen Empire ou de périodes ultérieures, mais nul doute que des cérémonies similaires n'aient eu lieu dans des périodes plus reculées. Ces objets consistaient parfois en des tablettes en brique, en métal, en pierre ou en bois, portant généralement le nom du roi. Sous la pyramide d'Amenemhat l'on a retrouvé un dépôt constitué par un crâne de bœuf, des vases de poterie brisés et six briques d'argile contenant chacune une tablette portant le nom du roi et de

---

(10) D'après le temple solaire et l'ensemble de la pyramide de Nioussera.

(11) Von Bissing et Kees, *Rathures*, 1922, pp. 13 - 21, J.E. A. XX. 183 - 4. Aussi hauts reliefs dans les temples d'Edfu et de Dendéra.

sa pyramide. Il existe de nos jours des coutumes similaires non religieuses. Cette coutume n'est, par exemple, pas très éloignée de la cérémonie moderne qui consiste à enterrer sous l'hôtel de Ville de l'endroit les journaux et les monnaies en cours.

Le sol ayant été consacré et les rites appropriés exécutés, l'étape suivante était la construction des parties de l'édifice qui devaient se trouver au-dessous du niveau du sol. Nous avons déjà examiné la pyramide inachevée de Zawiyet-el-Erian avec son puits profond auquel on accède par une rampe en pente et un escalier. Il est important de faire la distinction entre cette construction en « tranchée-ouverte », comme nous l'avons vu à Zawiyet-el-Eryan, et l'infrastructure « souterraine » de la pyramide de Zoser, et, comme nous le verrons plus tard, du nouveau monument. Mais dans les deux cas, la chambre du sarcophage, qui devait contenir le corps du roi, se trouvait au fond d'un puits ouvert qui était ensuite comblé de débris de maçonnerie grossière. Cette chambre était en général construite entièrement dans l'infrastructure et était revêtue de granit d'Assouan ou de Haute Egypte. Les blocs du toit étaient taillés à l'avance et selon la forme voulue et numérotés avant d'être mis en place. Dans la chambre de Zoser, les marques sont encore visibles.

Le sarcophage qui devait contenir le corps était ensuite trainé le long de la rampe d'approche et mis en position. Cependant, cela n'est vrai que pour les pyramides construites après l'époque de Zoser. Dans ce dernier cas, il est douteux que la chambre funéraire ait jamais contenu un cercueil. La chambre ne mesurait que 3 m. sur 1 m. sur 1,66 m. et l'accès en était un trou pratiqué dans le granit, qui était scellé par un énorme bouchon de granit éga-

lement, semblable au bouchon d'une bouteille (si l'on peut imaginer un bouchon pesant trois tonnes et demie). Dans *The Step Pyramid* de Firth et Quibell<sup>(12)</sup>, ce dernier déclare :

« Les dimensions relativement petites de l'intérieur de la chambre du sarcophage... indiquent qu'elle n'a probablement jamais contenu le cercueil intérieur de bois, et il est peu vraisemblable que les pièces de bois le composant aient pu être introduites par le trou qui fut ensuite oblitéré par le bouchon de granit, alors que l'ouverture est en fait tellement petite qu'un corps enveloppé de lin aurait tout juste pu passer avec une certaine difficulté. »

D'autres galeries souterraines furent creusées sous l'emplacement de la pyramide, en général reliées au corridor d'entrée (bien que sous la pyramide de Zoser il y eut d'autres passages avec des accès séparés) menant aux chambres sépulchrales des autres membres de la famille royale<sup>(13)</sup> et à des magasins ou salles spéciales où étaient rangés le mobilier funéraire et l'innombrable vaisselle de pierre destinée à pourvoir le roi dans l'au-delà. Certains de ces vases, jarres et bols ont peut-être contenu de la nourriture, mais nombre d'autres étaient de caractère purement rituel et ne contenaient probablement rien. Pour comprendre l'esprit des Anciens Egyptiens, il faut réaliser la puissance du rôle que jouait la magie dans leur vie. Il n'était pas toujours nécessaire pour le mort de posséder l'objet véritable ; parfois une simple représentation

---

(12) C.M. Firth et J.E. Quibell, *The Step Pyramid*, dans la série, *Fouilles à Saqqara*, Service des Antiquités de l'Égypte, le Caire, 1935, p. 3.

(13) Bien que ces derniers étaient parfois ajoutés plus tard.

suffisait et au lieu de véritables offrandes de nourriture, les récipients seuls étaient efficaces.

Il est difficile de donner une idée du nombre considérable de récipients de cette sorte qui furent trouvés sous la pyramide de Zoser. Parlant d'une seule galerie ou magasin, Quibell écrit :

« Cette dernière galerie se trouve être non pas une tombe, mais un magasin ou plutôt deux magasins, chacun de trente mètres de long, une partie de l'un se trouvant au-dessus de l'autre, séparés seulement par un demi-mètre de roche. Tous les deux sont remplis jusqu'au plafond de piles de vases et de bols d'albâtre. Le plafond s'est écroulé et a réduit la plupart d'entre eux en petits fragments. *Il doit y avoir à peu près vingt tonnes de ces vases* (14) » (les italiques sont de nous).

Parfois ces destructions n'étaient pas accidentelles mais effectuée par les hommes qui remplissaient ces magasins. Il y a une note dans le journal de Firth, décrivant des passages qu'il avait trouvés sous les trois longues galeries creusées dans la terrasse sud-ouest de la pyramide.

« De grandes quantités de fragments de vaisselle de pierre provenaient de l'extrémité sud de ces galeries, mais le nombre de ces récipients est moindre que celui trouvé sous la pyramide même. Tout indique que la destruction et la dispersion de ces vases est intentionnelle. »

Si je mentionne ces coutûmes, qui nous paraissent fantastiques, c'est uniquement pour accentuer le fossé qui sépare notre mentalité de celle des Anciens Egyptiens, fossé que nous devons combler si nous voulons comprendre le sens et le but de leurs monuments.

---

(14) C.M. Firth et J.E. Quibell, *The Step Pyramid*.

Entre autres, ces vases de pierre magnifiquement exécutés nous donnent une idée des méthodes utilisées par les maçons de la Troisième Dynastie pour construire des monuments en pierre. Une vaisselle aussi belle était déjà fabriquée pendant des siècles avant l'époque de Zoser et quand finalement, sous la direction d'Imhotep, les Anciens Egyptiens commencèrent à construire avec des blocs de pierre, cette habileté ancestrale qu'ils possédaient dans la sculpture de la pierre se manifesta nettement dans leur travail.

« Ils possèdent certainement un grand talent pour la construction (écrit Firth), mais ce n'est pas là un talent né du maniement séculaire de la pierre et de la *réalisation des possibilités inhérentes à ce matériau*. Tout est construit massivement, et puis, est sculpté comme s'il s'agissait d'une statue. Par exemple, les rainures verticales qui dessinent les panneaux sur les murs ont été laborieusement taillées par la suite à l'aide du foret de silex et du ciseau de cuivre. Il y a un grand gaspillage de travail et de matériau dans l'ajustement et le finissage des petits blocs de pierre. Nous voyons là apparaître l'art du sculpteur sur pierre qui a derrière lui une longue tradition de manufacture de vaisselle en pierre (industrie qui avait commencé à décliner vers l'époque de la Troisième Dynastie), art qui traitait la pierre presque comme une matière plastique. Et de même que les ustensiles de pierre cherchent à perpétuer et à embellir les formes des ustensiles d'argile, avant de créer de nouvelles formes qui leur soient propres, les premiers constructeurs qui utilisèrent la pierre cherchèrent à rendre impérissables les formes traditionnelles des constructions en briques crues et en roseaux. » (Firth et Quibell, p. 23.)



Pendant que l'on évidait les passages souterrains, le travail continuait au-dessus, pour préparer le site de la pyramide elle-même. Parfois, comme c'est le cas pour la pyramide de Zoser et pour celle nouvellement découverte, les fondations étaient placées à même le roc, après un nivellement préliminaire. Dans d'autres cas, il s'avérait nécessaire de construire une plateforme horizontale en maçonnerie brute.

Le nivellement se faisait probablement par la méthode décrite dans le chapitre quatre, c'est-à-dire qu'après avoir joint les pierres de l'étendue carrée servant de base, on l'inondait et on marquait sur les bords les repères indiqués par le niveau de l'eau. Dans le cas de la nouvelle pyramide on avait pratiqué un grand nombre de nivellements, comme j'ai pu l'établir à l'aide du théodolite.

Entretiens, l'architecte avait terminé son plan qui donnait les dimensions calculées en coudées, et l'angle de la pente. Engelbach note :

« Dans la pyramide de Snofru à Meydum et dans celle de Khufu à Giza, les proportions sont telles, que si l'on imagine un cercle dont la circonférence serait égale au périmètre de la base de la pyramide, le rayon de ce cercle serait égal à la hauteur de la pyramide. Cela donne un angle de 51 degrés 51 minutes pour la pente du revêtement (ou  $\tan. = E. 14/11$ ) (15).

Les problèmes mathématiques relatifs aux pyramides se trouvent dans deux papyrus connus sous les noms de *Papyrus mathématique de Rhind* et *Papyrus de Moscou*. Voilà l'un des problèmes du Papyrus de Rhind :

---

(15) S. Clarke et R. Engelbach, *Ancient Egyptian Masonry*, Oxford University Press, 1930.

« *Problème* : Pyramide de 140 coudées de long et de 5 palmes 1 doigt de pente.  
Quelle est sa hauteur verticale ?

*Solution* : Diviser une coudée par le double de la pente, ce qui revient à 10 palmes 2 doigts (dix palmes et demie).

Calculer avec  $10 \frac{1}{2}$  pour trouver 7, pour 7 palmes, une coudée.

Deux tiers de  $10 \frac{1}{2}$  font 7.

Calculer avec 140 car c'est la longueur du côté. Prendre  $\frac{2}{3}$  de 140, soit  $93 \frac{1}{3}$ .

C'est la hauteur verticale voulue. »

Les Anciens Egyptiens ne savaient exprimer l'angle d'inclinaison qu'en l'établissant en termes de hauteur verticale d'une coudée sur une base horizontale de tant de palmes et de doigts. Ils ignoraient tout autre moyen d'exprimer les angles.

Finalement, on relevait soigneusement le plan du site pour établir les quatre points cardinaux. Les Anciens Egyptiens ne connaissaient pas la boussole, pourtant ils arrivaient à s'orienter avec une exactitude véritablement étonnante. Dans la Grande Pyramide par exemple, construction qui mesure plus de 250 mètres de côté, les erreurs que l'on peut relever sur les quatre côtés se résument aux fractions de degrés suivantes :

Côté nord	2' 28"	vers le sud de la direction ouest vraie.
Côté sud	1' 57"	vers le sud de la direction ouest vraie.
Côté est	5' 30"	vers le nord de la direction ouest vraie.
Côté ouest	2' 30"	vers le nord de la direction ouest vraie.

On ne connaît pas exactement les méthodes que les Anciens Egyptiens utilisaient pour arriver à une précision aussi étonnante. Le plus probable est qu'ils se guidaient sur une étoile dans la partie nord du ciel, en traçant la bissectrice de l'angle formé par sa position au lever, le point d'où l'observation était faite et sa position au coucher, ils obtenaient le nord véritable d'après lequel les autres points cardinaux étaient faciles à établir.

En un seul chapitre assez bref, nous ne pouvons évidemment qu'exposer les grandes lignes du processus de construction des pyramides, nous ne devons toutefois pas omettre de parler de l'organisation du travail, de la séquence des diverses étapes et des méthodes de construction, dans la mesure évidemment où ces faits nous sont connus. Je ne vais guère m'attarder à discuter les nombreuses théories qui ont été avancées au cours des temps pour expliquer la manière dont les énormes blocs mégalithiques des pyramides plus récentes furent hissés pour être mis en place, je dirai seulement qu'il n'existe aucune preuve permettant d'accréditer l'idée que les Anciens Egyptiens possédaient des moyens mécaniques plus perfectionnés que le levier, le rouleau et le plan incliné. Il n'existe même pas de preuve qu'ils possédaient la poulie. Engelbach et d'autres autorités en la matière pensent que les blocs étaient hissés le long de rampes sans autre aide que la force musculaire, glissés jusqu'à la position qu'ils devaient occuper sur un lit de mortier liquide qui servait de lubrifiant et finalement taillés *in situ*. Il n'existe aucune représentation de poulie ou de palan dans les peintures et les reliefs égyptiens, et l'on n'a jamais retrouvé sur les blocs les marques qu'auraient certainement laissées les « pinces » si elles avaient été employées. Mêmes les

vergues des bateaux égyptiens étaient poussées par en bas pour être dressées et non pas hissées. D'autre part, le bouchon de granit qui scellait la chambre mortuaire de la tombe sud de Zoser, auquel je me référerai plus tard, a certainement été soulevé puis descendu au moyen d'une corde passée autour d'une poutre que l'on peut encore voir à la place qu'elle devait occuper. Mais cela se passait à *l'intérieur* de la construction. Il n'y a aucune preuve que les Égyptiens aient possédé des agencements transportables permettant de soulever de gros poids à ciel ouvert.

Toutefois, ce problème ne se pose pas au sujet des pyramides de la Troisième Dynastie étant donné que les blocs de pierre étaient relativement petits et que deux hommes pouvaient aisément les soulever.

J'ai déjà expliqué plus tôt comment les pierres étaient extraites des carrières et comment les ouvriers étaient organisés en équipes et ateliers. Un vaste système d'administration complexe devait exister pour permettre l'extraction des blocs, leur transport d'une rive à l'autre du fleuve (dans le cas du calcaire fin utilisé pour le revêtement extérieur), et la construction du monument lui-même, avec une armée de scribes pour contrôler, marquer les blocs quand c'était nécessaire, et pourvoir à la nourriture et au logement d'un grand nombre de maçons de carriers, d'artisans et autres ouvriers travaillant à la construction du monument. Nous retrouvons parfois des objets laissés par ces ouvriers antiques ; des paniers servant au transport, pareils à ceux utilisés aujourd'hui ; des forets et des grattoirs de silex, des outils de cuivre, des fragments de cordes. Lorsqu'on déblaya les carrières en forme de caves de Toura, on retrouva des quantités de cordes

épaisses et bien tressées, abandonnées là par les ouvriers de l'ancienne Egypte, il y a des milliers d'années. Pour faciliter le transport du calcaire extrait de Toura de la berge du Nil à la pyramide, des chaussées furent construites ; on en retrouve encore des traces à Giza, à Saqqara, à Dashur, à Abousir, etc...

En comparaison de leurs maîtres, les ouvriers égyptiens anonymes qui ont construit ces monuments imposants, n'ont laissé que fort peu de traces, et il nous est très difficile de reconstituer avec authenticité leur vie. Nous connaissons les outils dont ils se servaient et quelques unes de leurs méthodes de travail. Nous savons comment ils étaient organisés en ateliers. Que savons-nous encore ?

Comment étaient leurs habitations ? A Médinet Habu, près de Louxor, les archéologues ont découvert de nombreux vestiges de constructions ressemblant à des casernes dans lesquelles étaient logés les ouvriers qui travaillaient aux tombes de la Dix-huitième et de la Dix-neuvième Dynasties dans la Nécropole de Thèbes. Près de la Grande Pyramide de Giza, Pétrie, et plus tard Reisner, ont trouvé les fondations de constructions en forme de casernes semblables aux premières. Pétrie nous décrit une autre de ces cités ouvrières, située à Kahun et construite pendant la Douzième Dynastie.

« Les maisons sont de toutes les tailles et varient entre quatre et six chambres, mais elles sont de dimension uniforme dans chaque rue. Les rues n'ont pas toutes la même longueur ; certaines ont 20 mètres de long à peu près et comprennent deux maisons, d'autres en ont 60 pour huit ou neuf maisons... La largeur des rues varie entre 2,75 m. et 5 m. Au milieu de chaque rue était creusée une rigole pour drainer les eaux, comme le bon vieux

« ruisseau » anglais. Il n'y avait pas de passage pour piétons car il n'y avait pas de véhicules dans ces villes. »

Pétrie relate que les maisons les plus simples avaient une cour à ciel ouvert en face de l'entrée, une salle commune d'un côté et les magasins de l'autre, avec un escalier menant sur le toit. Les maisons plus grandes comprenaient une cour ouverte, quatre chambres donnant sur cette cour et cinq autres qui partaient des quatre premières.

Les portes de ces maisons étaient en bois avec un seuil également en bois et un linteau construit dans le mur ; quand les crapaudines des pivots étaient élargies par l'usure, les propriétaires mettaient sous le pivot un morceau de cuir, en général un bout de sandale usée.

En tenant compte de la différence de climat et de mode de vie, ces maisons d'artisans étaient probablement supérieures aux habitations ouvrières adossées les unes aux autres de l'Angleterre industrielle du nord et à certaines des maisons de la classe ouvrière dans les zones industrielles de l'Amérique.

En ce qui concerne les modes de payement, il nous est presque impossible de faire de comparaison avec les standards du monde moderne. Dans l'ancienne Égypte, et spécialement vers les débuts, les payements se faisaient en nature. Leonard Cottrell, dans son livre *Life under the Pharaohs*, fait les commentaires suivants à ce sujet :

« Pour nous, avec nos systèmes complexes de banques et de monnaies ces échanges semblent primitifs, cependant, les Anciens Egyptiens s'en accommodaient fort bien. Ils tenaient des marchés, payaient des salaires, prêtaient à intérêt et le-

vaient des impôts sans qu'une seule pièce de monnaie passe d'une main à l'autre. »

La classe des artisans supérieurs semble avoir joui d'un confort raisonnable, mais la masse des ouvriers non spécialisés, qui comprenait essentiellement des ouvriers agricoles, qui chômaient en période d'inondation, vivait dans des abris primitifs. Mais leur nourriture était assurée.

*(à suivre)*

**Zakarya Ghoneim**

## PRIMITIFS DE 1959

— Mais, dira enfin le philosophe littéraire, abattant la carte maîtresse qu'il tenait en réserve, il existe une réalité que les mythes, les religions et les philosophies n'ont cessé d'essayer d'expliquer ou de rendre acceptable, la mort, la finitude terrible de l'homme, où la science ne pourra jamais remplacer le mythe parce qu'il s'agit là d'une réalité intangible, d'une expérience inévitable qui domine toute la pensée et la vie de l'individu. L'angoisse de la mort, c'est le sentiment le plus profond de l'homme, celui qui est à la racine de toutes les religions, de toutes les philosophies, de toutes les mystiques, de l'amour et de l'art même et auquel la science est demeurée étrangère. Et c'est pour cela précisément que l'on peut affirmer à bon droit que la science est inhumaine car elle ne touche pas à cette angoisse qui à elle seule, différencie essentiellement l'homme de tous les animaux et qui en fait un animal métaphysique. C'est de cette angoisse

---

**N.D.L.R.** — Cf. les numéros de mars, juin, juillet-août, septembre et octobre de la « Revue du Caire ». L'auteur cherche à préciser la notion de « culture », telle qu'elle apparaît après les derniers triomphes de la Science. Cela l'amène à constater que la mentalité primitive se cache souvent à notre époque sous le masque de philosophes, de littérateurs et d'intellectuels dont le signe de ralliement est l'opposition à la science et le mépris pour ses applications.



qu'ont jailli, directement ou non, la plupart des chefs-d'œuvres de la civilisation humaine. C'est en fonction de cette angoisse, de cette finitude, dont tout notre être a horreur, et que le temps inexorable matérialise, que nous revendiquons le titre d'humanistes authentiques, nous les philosophes littéraires que vous traitez avec tant de mépris de primitifs. La science et les savants l'ignorent, passent à côté et par là-même se classent comme des fourmis très perfectionnées, sans doute, mais non comme des hommes. La Science aura beau accumuler ses prodiges, les hommes continueront à mourir, à sentir l'horreur du temps, à craindre ce terme dont chaque battement de leur cœur les rapproche. Vos savants sont des condamnés à mort comme les autres hommes et les terriens qui se seront transportés à Mars ou à Venus y retrouveront la même angoisse. Bien au contraire, la science en les dotant de loisirs immenses, en supprimant la plupart des problèmes qui actuellement les préoccupent mais aussi les distraient, en rendant enfin la vie plus agréable et plus précieuse par tous les bienfaits que vous prédisez, n'en rendra que d'autant plus cruelle la finitude humaine, impossible consentement à l'inexorable cessation d'être. Par un juste retour des choses, elle rendra d'autant plus nécessaires les consolations de la religion et les réflexions de la philosophie « littéraire » ou les beautés de la mystique.

— Mais nul n'a soutenu ici que le problème de la mort n'existe pas ou que l'angoisse du temps inexorable et de la finitude ne soient pas parmi les éléments les plus profonds de la nature humaine, ou qu'ils n'aient pas inspiré les religions, les philosophies, les arts et les mystiques. On ne pense pas davantage que ce sentiment puisse être exclu de la culture ou qu'il soit « primitif » en soi. L'erreur

commence lorsqu'on veut y voir la source et le moteur uniques de la civilisation humaine, lorsqu'on veut le prendre pour critère de ce qui est humain et non humain et ramener la science à un développement continuant admirablement celui des fourmis, mais pour ainsi dire *extra* ou *para*-humain. C'est là une attitude de primitifs ou d'adolescents romantiques et c'est en cela que réside un déséquilibre essentiel dans l'évaluation de la civilisation humaine passée et présente, comme de son destin.

D'ailleurs, cette méditation de la mort et les magnifiques guirlandes funèbres qui se tordent autour de son néant, si elles ont produit en effet de nombreux chefs-d'œuvres du patrimoine humain à travers toutes les civilisations, on ne saurait affirmer qu'elles aient eu une efficace quelconque sur la source de leur inspiration. Certes, les hommes ont été consolés par les religions ou les philosophies, enchantés par les poèmes ou les musiques, quelques uns ont pu sentir l'éclair de l'intuition mystique — panthéiste ou déiste — ou de l'intuition artistique, qui délivrent qualitativement du sentiment du temps, mais on ne peut s'empêcher d'observer que l'ensemble de cette activité consiste à s'enfermer dans *l'autisme* de l'humanité et à renoncer par avance à toute action efficace non contre *le sentiment de la mort*, mais contre la mort elle-même.

De plus, il y aurait une distinction essentielle à faire entre le point de vue de l'humanité dans son ensemble et celui de l'individu. Il est clair que pour notre civilisation l'idée de la mort ne doit plus jouer aujourd'hui qu'un rôle minime. Elle ne saurait que paralyser l'effort prométhéen de l'homme. Mais du point de vue de l'individu qui, lui, se trouve toujours face à face avec sa mort certaine, il est compréhensible que, dans l'intimité de sa conscience,

dans son univers subjectif, cette angoisse puisse jouer un rôle bien plus important et qu'il cherche à la compenser à l'exorciser, par l'amour, par la création artistique, par l'intuition mystique ou par la foi en quelque grand idéal de Justice et de Vérité. Or, quel plus bel idéal peut-il exister aujourd'hui sinon la foi et l'action pour une civilisation humaine fondée sur la science, transformant la nature et l'homme lui-même.

— Vous êtes bien bon, dira-t-on. On est bien forcé d'essayer de palier au sentiment de la mort, à la peur, à l'angoisse insupportable qu'elle accroche à notre cœur puisqu'hélas, le fait de la mort représente, lui, une nécessité naturelle, la première de toutes les lois scientifiques précisément, contre lesquelles l'homme ne peut rien.

— Est-ce tellement sûr ? N'a-t-on pas l'exemple d'autres schémas de développement analogues, d'autres « impossibilités naturelles », d'autres « nécessités inéluctables », qui elles aussi ont été pendant des millénaires l'objet d'une compensation subjective par les mythes et les arts jusqu'au jour où la science a permis de les surmonter ? Nous avons même vu que c'est là le cours naturel des choses et qu'il est normal que l'humanité commence par objectiver dans l'autisme de l'art ou de la pensée ses désirs impossibles avant de se libérer de cette prétendue impossibilité par la science et la technique. Quoi de plus certain que la pesanteur et que l'absence d'ailes dans l'espèce humaine. D'où le mythe d'Icare ou de la lévitation, d'où les âmes qui, dégagées de la pesanteur, s'élèvent au ciel pour faire le voyage dans la barque solaire ou s'en aller en Paradis. Mais un jour vient où l'homme domine et utilise cette « inéluctable nécessité naturelle » qu'est bien la pesanteur et fabrique des avions.

— On répondra que l'exemple est mal choisi parce que des animaux qui volaient existaient sous nos yeux, alors que les oiseaux et tout être vivant sont inéluctablement voués à la mort. — Disons alors qu'on pouvait tenir pour assuré et comme une loi naturelle absolument sans exception sur terre, tout autant que celle de la mort, le fait que l'homme ne pouvait envoyer un objet tourner autour de la Terre ou visiter la Lune ou voyager dans d'autres planètes. Et pourtant, les artistes et les faiseurs de mythe y avaient songé depuis des millénaires et pourtant nous avons aujourd'hui les Spoutniks et les Luniks.

Pourquoi veut-on à toute force que la mort soit un problème d'une « autre nature »? Ne présente-t-elle pas exactement les mêmes caractères que toute autre loi physique universelle et sans exception? Et d'ailleurs, l'humanité ne s'est pas fait faute d'affirmer que plusieurs exceptions à la mort ont existé au cours des temps, même quant aux corps, sans parler de tous les hommes qu'on a rendus, en bloc, immortels par leur âme. Plusieurs religions promettaient ou promettent encore la survie des corps ou leur résurrection. Par quel postulat veut-on dans le cas particulier de la mort interdire par avance à la science tout espoir de succès?

On se heurte bien entendu là au préjugé du dualisme de l'âme et du corps et au mépris traditionnel pour ce dernier, mépris qui a sa source précisément dans l'impossibilité d'assurer sa survie. Il fallait donc nécessairement inventer une substance invisible où se réfugie notre « vraie personnalité », pour éviter que la destruction du corps ne l'atteigne et ne mette brutalement un terme visible à notre désir d'immortalité. Par opposition on a pu ensuite mépriser le corps et si l'on tient tellement à

cette opposition de nature n'est-ce pas précisément pour sauvegarder la survie de notre personnalité grâce à une essence qui n'ait pas ce défaut décidément majeur des corps ?

Et bien, la science, — à qui l'on a fait tout à l'heure le reproche de ne pas s'occuper du problème essentiel de la mort, — à qui d'autre part on interdit par avance de le résoudre, — sans s'occuper de l'angoisse de la finitude ou des sentiments subjectifs qu'elle soulève ni des remèdes également subjectifs qu'on lui propose, s'est en réalité attaquée dans sa marche à la racine même du mal. Déjà, même, on constate des progrès très sensibles. On a chassé la mort de quantité de territoires qui avaient été siens pendant des millénaires. Des maladies qui ravageaient l'humanité et qui paraissaient sans doute à leur époque comme inévitables, comme une punition du ciel, une nécessité de la nature ou du Destin, selon le point de vue, ont bien été vaincues. Nul besoin d'insister ici sur les progrès de la médecine contemporaine. Les résultats sont mesurables en chiffres : l'âge moyen de l'homme est passé dans les pays civilisés de 20 ou 30 ans il y a un siècle à peine — et encore aujourd'hui dans les pays sous-développés, — à 65 et plus, il a donc été plus que doublé !

— Mais qu'est ce que cela, dira-t-on ! Il ne s'agit pas de comptes d'apothicaires ! Que l'on meurt tôt ou tard, le fait de la finitude et par conséquent l'angoisse de la mort ne sont guère changées. Que nous importe que l'on meurt à trente, à soixante ou à cent ans, du moment qu'il faudra toujours mourir !

— On répond ainsi, bien entendu, sans demander l'avis des millions d'hommes qui mouraient des épidémies ou du manque d'hygiène, ni de leurs pa-

rents. Il était beau pour le mystique de s'abstraire de ces contingences dans la contemplation de Dieu, quitte à laisser sans aide aucune le troupeau de l'humanité ! La science, elle, s'est attaquée à la racine du mal et ses résultats sont en effet mesurables, elle s'en glorifie : bien moins de gens meurent jeunes, bien moins d'hommes meurent d'épidémies, bien moins de personnes souffrent des maladies de la misère sociale et tout le monde préfère pouvoir compter sur une vie de 65 ans plutôt que sur une existence de 25 ou 30.

Or, il devrait être évident qu'on n'assiste, là comme ailleurs, et plus qu'ailleurs, qu'aux premiers pas de la science. La découverte des microbes date d'hier. Les inventions que l'on est en droit d'attendre de l'avenir en nous découvrant les secrets de la matière « vivante », son chimisme intime, vont nous permettre sans doute aucun de prolonger la vie progressivement de plus en plus, de cinq, de dix fois. Si l'on pouvait vivre 650 ans au lieu de 65 ce ne serait déjà pas si mal ! La science ne ferait que réaliser là un autre mythe célèbre, celui de Mathusalem. Rien ne permet de supposer a priori, sinon le dualisme de principe érigé entre la vie et la matière, — et qui joue d'ailleurs ici au détriment de la vie, que l'on condamne à mourir, — qu'on ne puisse reculer indéfiniment les limites de l'existence individuelle, et bien entendu, de la jeunesse. Il n'y suffira pas de l'acte de volonté subjective que Bernard Shaw supposait dans *Back to Methusaleh*, mais de l'acte de volonté collective et de l'audace du savant, qui, sans se préoccuper, en apparence, du *sentiment* de la mort, ni des beautés tragiques ou des considérations également subjectives que l'on peut en tirer, — et dont s'enchante l'humaniste littéraire au point qu'il en fait le critère même d'une

civilisation proprement humaine, — travaille à une œuvre efficace dans l'objet. Rappelons qu'outre la médecine, la physiologie et la chimie, la possibilité existera, peut-être d'agir directement sur le temps. On ne voit pas de raison pour que la science, qui dans tous les autres domaines a réussi à réaliser effectivement les désirs que l'humanité exprimait autrefois dans ses mythes, et qui sait aujourd'hui transformer la nature, soit condamnée dans ce cas particulier à l'échec. Et comment l'affirmer à l'avance ?

De toute manière, quand bien même la Science ne pourrait pas éliminer totalement la mort, ce devrait être, du point de vue du philosophe littéraire justement, l'un de ses plus grands bienfaits que de permettre à toute l'humanité, par la santé et les loisirs qu'elle lui procurera, d'accéder à la méditation de la mort. Loin de lui en faire reproche, ce devrait être à ses yeux, l'une de ses principales justifications que de réaliser ainsi, mieux que par l'exemple subjectif ou les enseignements, qui ne sauraient agir sur ceux qui pourrissent dans la misère et dont le temps est dévoré par les travaux épuisants, une promotion humaine qui fera accéder les masses à la dignité métaphysique.

La pensée et l'action scientifiques en elles-mêmes, permettent d'autre part à l'homme une activité non assujettie à la mort, en ce sens que les vérités qu'elles découvrent sont de nature éternelle. La connaissance de la nature, *sub specie aeternitatis*, voilà bien un exercice spirituel qui échappe à notre finitude. L'édifice même de la science qui se construit régulièrement, bien qu'avec parfois des arrêts, et auquel chaque ouvrier a le sentiment de participer, enjambe les générations depuis les Grecs jusqu'à nous et se projette vers l'avenir.

C'est aussi une satisfaction non négligeable que de se savoir un des maçons de ce temple, toujours en construction et d'où la vue donne sur les secrets intimes de la nature éternelle, de la nature que l'on peut aussi transformer.

D'ailleurs, il serait faux de croire que la philosophie classique ait fait du problème de la mort le centre de son édifice, comme voudrait le faire croire l'humanisme littéraire. La pensée grecque a bien connu le problème de la mort mais cela n'a pas empêché tous ses grands génies de s'intéresser surtout à la science. Un Descartes, un Leibnitz, un Kant ou un Hegel ne font pas non plus de la mort la base de leur pensée, ils s'intéressent au contraire à la Science et à la réflexion sur ses méthodes et ses découvertes. Spinoza avait vigoureusement protesté déjà contre ces philosophes littéraires qui font de la mort la source de la pensée métaphysique lorsqu'il déclarait : « *La Sagesse est méditation de la Vie, non de la mort* ». Et les poètes eux-mêmes ont su parfois ramener la mort à ses justes proportions :

*Ce peu profond ruisseau calomnié la mort*

La sagesse est bien méditation de la vie et la vie un effort tendu vers un avenir de transformation consciente de la nature et de l'homme par une dialectique amoureuse.

\*  
\*\*

Malgré les perspectives fabuleuses que nous découvrent les sciences contemporaines, malgré leurs innombrables réalisations actuelles, de nombreux indices montrent que nous n'en sommes qu'aux premiers pas de la science et que nos plus



grands savants eux-mêmes sont des primitifs de l'ère scientifique. Déjà le seul fait que la science n'a vraiment pris son essor que depuis deux à trois siècles à peine, c'est-à-dire, quelques semaines, même devant la brève histoire connue de l'humanité, nous l'indique. Le style des monstres créés par nos techniques au début de ce siècle est un autre indice. La rapidité même des découvertes de notre siècle témoigne qu'il y a tout à découvrir et que l'homme se trouve devant un terrain pratiquement vierge. D'ailleurs le contenu même de nos plus grandes inventions, qui portent sur des qualités tout à fait générales ou élémentaires de la nature, et la quantité de propriétés essentielles mais toutes simples que nous ne comprenons pas encore, témoignent également que nous n'en sommes encore qu'à la préhistoire de la science. Nous n'avons, par exemple, aucune idée de la gravitation, de l'intérieur de la terre sur laquelle nous vivons, ou même du sommeil pour ne prendre que quelques exemples au hasard. La quantité de particules nouvelles que découvre tous les jours la microphysique est également significative. Les récentes hypothèses sur l'existence d'une anti-matière, les travaux sur la dissymétrie de l'univers qui indiqueraient que le monde présenterait une « torsion essentielle », les hypothèses sur l'univers en expansion et la création continuée, autant de preuves que les savants les plus avancés n'ont encore aucune idée de l'aspect tout à fait général de la nature : est-elle symétrique ou présente-t-elle la forme d'une vis ?

On est toujours le civilisé ou le primitif de quelqu'un.

Il est peut-être temps de définir enfin cette mentalité « primitive » à laquelle on se réfère constamment dans cet essai. Bien sûr, elle ne se limite

guère à la psychologie spéciale des tribus de l'Amazonie, de la Nouvelle Guinée ou des Bushmen d'Afrique Centrale. Cette « mentalité primitive » qu'a étudiée Lévy-Bruhl, ne présente d'ailleurs pas, le plus souvent, les caractères que l'on peut reprocher aux « primitifs » instruits et lettrés de nos jours. Les peuplades des sauvages n'ont en général pas découvert encore l'anthropocentrisme. Elles se sentent bien trop faibles et impuissantes en face de la Nature pour cela. Elles s'enorgueillissent, plutôt, de descendre du perroquet ou de la chouette. De même, elles n'ont pas encore inventé le dualisme entre l'homme et la nature, entre l'intelligence ou l'âme et la matière. Bien au contraire, elles paraissent avoir le sentiment de l'unité fonctionnelle entre l'homme, les autres animaux, les forces physiques et l'intelligence. La notion de *mana* est, à ce point de vue, très significative parce qu'elle tente de réaliser, ou plutôt d'expliquer — car il n'y a pas eu distinction préalable des éléments, — la synthèse entre les forces « psychiques » de l'homme et les forces « physiques » de la Nature. Il y a là un sentiment puissant de l'unité des lois et des forces du monde, de l'unité de l'homme et de la nature, du physique et du psychologique. Mais les conceptions dualistes nous ont si profondément imprégnés depuis des millénaires qu'il nous est difficile de penser la notion de *mana*, parce qu'elle paraît contradictoire au regard des postulats dualistes et l'on parle « d'animisme ». Mais le *mana* s'il est énergie n'est pas substance spirituelle, au contraire. C'est pourquoi les traditionnalistes, ennemis dérisoires de la science d'aujourd'hui, qui prétendent tirer leur autorité de l'ancienneté de leurs traditions feraient bien de se rendre compte que les traditions véritablement anciennes, qui se retrouvent

chez les primitifs d'aujourd'hui, ne confirment nullement le dualisme de leurs conceptions.

Bien plus, la mentalité primitive, si on la considère dans sa démarche et non dans ses résultats, consiste à expliquer le monde et l'homme par une cause unique, à rendre compte de tous les effets secondaires par la présence de cette force centrale et universelle et donc à se méfier des causes apparentes <sup>(1)</sup> et cette force est une unité psychophysique.

Quoi qu'il en soit, ce qu'il importe de remarquer, pour notre propos, c'est que la mentalité des tribus sauvages d'aujourd'hui n'est pas « primitive » en soi, par quelque définition intrinsèque, car il y a vingt ou trente mille ans elle devait constituer au contraire la pointe ultime du progrès. Était primitif alors qui sait quoi ? Sans doute l'absence de toute conception générale et d'aucun effort pour expliquer chaque événement par une cause profonde. Elle est primitive, bien entendu, parce qu'elle de-

---

(1) Et en effet on peut dire qu'il n'est pas tellement absurde de croire que ce n'est pas la flèche qui tue mais le *mana* qu'elle contient. Car la flèche elle-même n'est qu'un morceau de bois inerte. L'arc par lui-même ne saurait faire aucun mal. Il faut que l'homme mette la flèche sur l'arc, le tende et vise, en connaissant l'endroit qu'il faut viser, pour que le vol de la flèche devienne mortel. C'est donc *l'ensemble* : fabrication de la flèche-fabrication de l'arc — connaissance de leur puissance cachée — geste de l'homme tendant l'arc — son effort musculaire et psychique, qui se prolonge dans et ne fait qu'un avec la puissance de l'arc — sa connaissance du gibier ou de l'ennemi et surtout sa volonté de tuer, c'est bien tout cet ensemble de forces psychophysiques qui se décharge au moment de la détente porte la flèche ou est porté par elle pour venir tuer l'animal à la manière d'une balle explosive.

meure vraie aujourd'hui pour ces peuplades. Il est possible, il est certain même que la découverte de l'anthropocentrisme puis du dualisme entre le psychique et le physique ou du géocentrisme ont constitué en leur temps de grandes conquêtes de la science. Ce sont des conceptions qui ont été nécessaires, à un moment donné, à l'humanité pour rendre compte de son triomphe sur les autres animaux, pour accompagner l'organisation des états et des villes — (qui coupaient l'homme de la nature en l'entourant d'un ordre humain) — pour justifier le sentiment d'orgueil devant la grandeur de la civilisation humaine naissante. Mais ces idées se sont trouvées nécessaires voici quelques milliers d'années ! Ces notions sont devenues ensuite des postulats sous-jacents de toute la civilisation chrétienne et occidentale jusqu'au siècle dernier. Certes, elles avaient déjà été rejetées par nombre de grands esprits dans l'antiquité grecque et depuis la Renaissance <sup>(2)</sup>, mais elles n'en sont pas moins demeurées

---

(2) Signalons à ce propos que l'héliocentrisme avait déjà été conçu parfois comme plus digne de la puissance divine. « Un monde ayant pour centre le soleil, source de toute lumière serait, pense Bérulle, mieux accordé à la majesté divine; et il semble regretter que la science humaine ait établi la vérité du géocentrisme ». Il n'en est pas moins vrai, remarque Paul Henri Michel, « que l'aristotélisme jouissait de la part des autorités ecclésiastiques, d'une protection qui devenait de plus en plus intransigeante et dont le résultat fut la survivance à travers tout le XVII<sup>e</sup> siècle de conceptions astronomiques désormais surannées. Le raidissement se marque par la mise à l'index tardive du *De revolutionibus orbium* de Copernic (elle n'a lieu qu'en 1616 et ne sera levée qu'en 1822) ». *Léonard et le problème de la pluralité des mondes*, in *Léonard da Vinci et l'expérience scientifique de son temps*, P.U.F., Paris 1953, p. 41.

pour beaucoup de penseurs jusqu'à nos jours les postulats auxquels toute science doit se conformer. Or c'est précisément en cela, dans le fait de vouloir maintenir aujourd'hui, contre les résultats de la méthode rationnelle quels qu'ils soient, et contre l'initiative libre, aux découvertes imprévisibles, de la science, des conceptions données une fois pour toutes, et qui remontent historiquement, c'est un fait, à trois ou cinq mille ans au moins, que réside l'attitude « primitive ».

On est toujours le civilisé ou le primitif de quelqu'un. Cela veut dire que ce qui compte ce n'est pas le contenu intrinsèque d'un système du monde mais le *rappor*t entre les opinions que l'on soutient et la phase de développement de la science actuelle. Ces conceptions étaient des *idées* et historiquement des idées avancées, révolutionnaires, à un moment donné du développement de la culture, elles n'étaient alors encore que des opinions combattues par la mentalité régnante, des hypothèses que rejetait le bon sens ; elles sont ensuite passées par la fonction d'*idées fécondes* puis de *postulats* formant l'assise d'une civilisation ; elles se sont transformées en *conceptions officielles* puis en *idées arrêtées* ; enfin perdant leur qualité d'*idées* réellement pensées dans une initiative spirituelle, elles sont devenues des croyances dogmatiques, des préjugés, des habitudes confortables s'opposant à tout progrès. C'est dans ces dernières phases qu'une conception devient « primitive », parce qu'elle représente précisément les restes d'une mentalité ancienne qui a depuis longtemps perdu sa fonction vivante d'*idée*, de jugement critique, pour n'être plus qu'un *frein* au développement des recherches nouvelles.

On pourrait broser si l'on voulait le tableau

d'un développement par thèse-antithèse-synthèse, depuis la mentalité primitive, qui est pour une unité homme-nature-psychisme — matière à travers le dualisme et jusqu'à la synthèse actuelle qui se développe vers une unité supérieure. Le primitif est donc fonction d'un développement dialectique de la connaissance, et représente des étapes historiques et dialectiques dépassées mais qui se survivent après avoir épuisé leur fonction de progrès ou même de conservation de connaissance.

D'une manière plus générale encore et intrinsèquement cette fois, on pourrait dire qu'est « primitive » au regard de la science toute attitude d'esprit où entrent des motivations autres que purement intellectuelles, comme c'est le cas des postulats provenant de croyances, de religions, de philosophies ou même de systèmes scientifiques dépassés. On pourrait encore ajouter, sur le plan plus étroit et plus élevé des systèmes scientifiques que serait « primitive » toute attitude mentale qui s'attacherait à une hypothèse générale ou à une conception quelle qu'elle soit, à *tout contenu* de la connaissance et non uniquement à la *méthode* scientifique et à la pureté et à la rigueur rationnelle de l'initiative intellectuelle dans la création de la science, dans la saisie de la dialectique sujet-objet.

C'est bien ce qu'avait vu Hegel. Ce qui compte par dessus tout c'est le mouvement même de la dialectique spéculative dans le saisissement de la synthèse sujet-objet. « La dialectique spéculative, Hegel l'appelle aussi tout simplement la *méthode*. Par cet intitulé, il ne désigne ni un instrument de la pensée, ni une façon particulière de procéder de la pensée philosophique. La méthode, c'est le mouvement le plus intime de la subjectivité. La métho-

de est « l'âme de l'Être ». Car le processus de production de l'esprit est l'Absolu lui-même. La méthode est ce qui est vraiment concret, la concrétion même. Ces idées de Hegel ne sont pas des lubies, nous pouvons constater le reflet de sa pensée dans la réalité de nos jours. Heisenberg vient de trouver la formule de l'Univers, l'équation fondamentale dont le deuxième membre est le zéro, ce qui ne signifie rien d'autre que ceci : l'Être de l'étant est résolu dans la méthode de calculabilité totale » (3).

Certes, il faut défendre pour commencer une loi, ou une hypothèse générale mais pas au delà des nécessités purement rationnelles, qui constituent, en somme comme un dialogue pour permettre à la nouvelle hypothèse de triompher des obstacles logiques et d'affirmer sa nécessité, son excellence. Car il existe deux fonctions de l'intelligence ; l'une qui part à la recherche de la vérité nouvelle, mais l'autre qui monte jalousement la garde autour de la vérité actuelle, qui commence déjà à être la vérité ancienne. Une fonction de découverte toujours à la recherche du nouveau, une fonction aussi essentielle de conservation, qui est le contre-poids nécessaire à l'esprit d'aventure intellectuelle. Au delà de l'attitude de critique rationnelle sévère, impitoyable qu'impose légitimement la fonction de conservation des valeurs acquises — car il ne s'agit pas de lâcher la proie pour l'ombre — des mobiles étrangers se mêlent déjà à la pureté de la science : obstination, amour-propre inconscient, ou simplement la confusion de la science avec un système donné qui paraissait jusque là la personnifier : c'est

---

(3) Martin Heidegger : *Hegel et les Grecs*, in *Cahiers du Sud*, No. 349, p. 358.

justement le cas aujourd'hui pour le déterminisme classique. S'obstiner à le maintenir serait bien vite faire preuve d'esprit qui date, puisqu'on peut en effet le dater, d'esprit anti-scientifique, bref « primitif ». C'est contre cet esprit primitif insidieux qu'il faut se défendre aujourd'hui, même sur le plan purement scientifique. Et justement parce qu'il est, en partie, le résultat légitime de la fonction de conservation des anciennes vérités par l'intelligence, il importe d'autant plus de se défendre contre lui.

Il ne faut pas croire que les magnifiques découvertes scientifiques de notre temps nous immunisent contre un retour de cet esprit « primitif ». Léon Brunschvicg nous met en garde, lui aussi, contre ce danger toujours présent : « A cet égard, et si lointaine qu'elle nous paraisse, l'aventure pythagoricienne porte avec elle un enseignement privilégié, sans doute irremplaçable. Notre civilisation est redevable aux Pythagoriciens de la méthode qui, tout à la fois, gagne l'assentiment intime de l'intelligence et en met l'universalité hors de conteste... Les siècles n'ajouteront rien à la plénitude, lumineuse et incorruptible, du sens que la rationalité pythagoricienne confère au mot de *vérité*. Pouvoir le prononcer sans risquer de fournir prétexte à équivoque ou à tricherie, sans susciter aucun soupçon de restriction mentale ou d'amplification abusive, c'est le signe auquel se reconnaîtra l'*homo sapiens*, définitivement dégagé de l'*homo faber*, porteur désormais de la valeur qui est appelée à juger de toutes les valeurs, de la valeur de vérité. »

« Après cela, et malgré cela, on doit constater que le pythagorisme n'en a pas moins failli à son propre idéal. La victoire de la raison aurait pu être décisive ; elle a été immédiatement compromise par une double faiblesse vis-à-vis de soi, par un double



péché contre l'esprit, dont on ne peut certifier qu'aujourd'hui encore les traces aient complètement disparu. »

« Les Pythagoriciens qui aimaient à se proclamer amis de la sagesse, n'ont pas su résister à la tentation de généraliser arbitrairement et de transcender les résultats auxquels ils étaient parvenus. Fiers d'avoir pénétré la structure interne des nombres, ils ont voulu que le secret de l'essence interne de toute chose leur fut révélé par la vertu des nombres considérés comme entités qualitatives, comme un véhicule de propriétés que le cours ordinaire des choses n'aurait pas permis de dévoiler... Aucun frein n'arrêtera plus les analogies pythagoriciennes, les aberrations neo-pythagoriciennes. Finalement, les victoires de l'*homo-sapiens*, avec toutes leurs promesses de rationalité n'auront servi qu'à remettre en selle l'*homo-credulus* de la mentalité primitive, pliant sous les fantaisies déconcertantes des représentations collectives, sensible à l'autorité fallacieuse de l'*ouï-dire*. »

En se fondant sur cette aventure exemplaire, Léon Brunschvicg, rappelant les débats soulevés par l'interprétation des principes de la thermodynamique au début du siècle et se référant notamment au livre d'E. Meyerson *Identité et Réalité* (4), y trouve un parallèle remarquable et ajoute :

« Derrière l'opposition factice du rationnel et de l'irrationnel se découvre la dualité des conceptions de la raison auxquelles correspondaient deux idées différentes de la philosophie mathématique.

---

(4) Ouvrage de tendance bergsonienne où l'identité était assimilée à la Raison et la réalité à la nature vivante, singulière, incommensurable à l'identité, donc à la raison.

La première est une dogmatisme primaire où le philosophe s'appuie à une affirmation de transcendance qui passe par dessus l'audace du doute et le scrupule de la vérification. Avant d'aborder l'entreprise proprement scientifique, il se suppose déjà en possession des cadres dans lesquels la recherche positive est appelée à se mouvoir ; il s'attribue le pouvoir de fixer le caractère et la portée des résultats auxquels elle peut prétendre, de fournir une réponse définitive aux questions que laissaient en suspens les procédés techniques et contrôlables d'investigation. Il importera donc que le philosophe prenne à cœur de suivre, modestement et sérieusement les démarches que la pensée accomplit pour l'invention des problèmes et la démonstration des théorèmes. Et plus ces démarches se présenteront originales, hardies, imprévisibles, plus il les estimera précieuses à son objet qui est de connaître la nature précise et véritable de l'esprit ; car l'esprit n'est pas donné immédiatement à lui-même ; il ne remplit sa vocation que s'il renouvelle sans cesse l'effort pour se conquérir lui-même sur les produits dans lesquels il aurait tendance naturellement à se cristalliser et à se matérialiser » (5).

On est toujours le civilisé ou le primitif de quelqu'un. Cette idée que nous avons avancée comme une boutade, peut servir à nous donner un sentiment relativiste de notre situation actuelle. Au fond, cette petite phrase qui a l'air d'un paradoxe, indique la même relation que la dialectique homme-surhomme vers la divinité dont parlait Nietzsche après Hegel et Marx.

---

(5) Léon Brunschvicg : *Double aspect de la philosophie mathématique*, in *Cahiers du Sud*, *Idem* 1918, p. 523 - 526.

Il y aurait à distinguer, d'ailleurs, entre une « situation » où primitifs et civilisés sont entremêlés dans une même coupe de temps — et c'est ce qui se passe à notre époque où l'on se serre la main souvent par-dessus des siècles ou des millénaires — situation non dialectique et par là-même dangereuse, et la « réaction en chaîne » dialectique primitifs-civilisés qui permet le progrès de la science. Cette réaction en chaîne nous aide à penser les possibilités proprement inconcevables de l'évolution future de la science et de l'art, enfin de la philosophie réelle, de la philosophie scientifique. Elle nous réclame pour une dialectique positive de la science et de l'homme qui, dans la phase qui s'initie, va connaître et transformer la nature et par là se transformer et se construire lui-même.

Ce devenir de l'homme par lui-même ne portera pas seulement sur son intelligence et les instruments de son intelligence — science, philosophie, art — il transformera également sa vie affective, son subconscient, ses réflexes, son corps. L'homme résoudra la dualité entre lui-même et le monde en apprenant à s'introduire dans le jeu des électrons, dans la fusion du noyau, comme à voyager vers d'autres planètes, vers d'autres soleils, — à moins évidemment que l'existence simultanée des primitifs et des civilisés de notre temps ne finisse par transformer notre planète en *nova*, — mais là encore l'humanité agirait peut-être pour compte de la nature et comme élément de la nature.

Mais si l'avenir scientifique de l'homme doit se réaliser, l'antithèse actuelle entre sa psychologie de primitif et ses connaissances scientifiques devra disparaître par un développement dialectique entre la science et la psychologie humaine. Certes, il y aura toujours des « primitifs » de l'an 2059 ou 4059,

mais ces « primitifs » seront autrement savants que les plus grands savants de notre époque, comme nos jeunes gens qui passent leur baccalauréat possèdent bien plus de connaissances qu'Aristote.

Certes, on ne veut nullement signifier par là que nos bacheliers soient plus *intelligents* qu'Aristote. On retrouve, d'ailleurs, ici la distinction aristotélienne de puissance et d'acte. Certes, *en puissance*, Aristote est beaucoup plus intelligent que le bachelier de l'an 1959 après J.C. En d'autres termes, si Aristote avait vécu à notre époque on peut assurer qu'il aurait des connaissances infiniment plus vastes que celles d'un bon élève et qu'il serait un des génies de notre temps. Mais, *en acte*, les connaissances de notre bachelier sont nettement supérieures à celles du philosophe grec. Il sait quantité de choses qu'Aristote ne soupçonnait même pas. Il sait aussi qu'Aristote se trompait dans nombre de descriptions ou d'affirmations. Il sait surtout que la méthode même de pensée du Stagirite avait ses limitations et devait conduire à une impasse et il connaît le pourquoi de cette impasse. Cette différence de la puissance et de l'acte entre le philosophe grec et notre bachelier témoigne précisément de l'existence d'un progrès positif de l'humanité et en donne pour ainsi dire la mesure tangible. De même, en l'an de grâce 3059, n'importe quel bachelier aura des connaissances infiniment plus vastes qu'Einstein ou Heisenberg, il connaîtra les limites de leurs systèmes, pourquoi et comment ils se sont trompés.

On voit qu'il est dangereux de confondre la notion de *mérite*, qui provient de l'estimation de la difficulté vaincue par un individu, avec le progrès intrinsèque des connaissances et par conséquent de la culture, qui est mis en évidence par ces exemples.

On se place encore une fois à un point de vue purement subjectif au lieu d'envisager la question sur le plan de l'humanité dans son ensemble. Ruskin disait qu'il avait fallu peut-être plus de génie au primitif pour inventer l'arc qu'à nous pour découvrir l'électricité. Et c'est possible. Mais la distance parcourue par le progrès humain intrinsèque est mise par là-même en évidence : elle est celle qui sépare les possibilités de l'arc et celles de l'électricité.

Ce serait la meilleure réponse à faire aux philosophes littéraires qui se complaisent en général à nier le progrès grâce à la notion de mérite.

La culture et l'humanisme d'aujourd'hui, sont essentiellement une culture et un humanisme scientifiques, malgré tout ce que les ennemis de la science ont pu écrire. Notre époque sera pour l'avenir, l'époque de l'aviation, des fusées, des Spoutniks et des Luniks, l'époque de l'énergie atomique et nucléaire. La découverte de ce feu nouveau, infiniment plus proche de l'énergie du feu originel du soleil, constitue l'étape la plus importante dans l'histoire de l'humanité depuis l'invention de l'humble feu de branches. A travers le feu de charbon, de pétrole, le feu détonnant des moteurs à explosion, le feu de l'électricité, l'humanité a remonté l'échelle de l'énergie vers l'énergie du soleil, comme le voulaient tant de mythes, et des religions antiques. Et c'est à cette augmentation de l'énergie dont dispose l'homme, à ce rapprochement effectif du soleil ou du feu originel, dont les bienfaits s'étendent de plus en plus, non à quelques privilégiés mais à toute la société, que se mesure le progrès positif de l'espèce. Une fois de plus, la science réalise dans l'objet, dans la matière, les mythes les plus extravagants des poètes. Et ce progrès énergé-

tique dont on peut tracer la courbe n'est pas autre chose, à vrai dire, que le progrès même de l'humanisme et de la culture, car le progrès de cette énergie calculable en chevaux vapeurs, en kilowatts ou en mégawatts ne fait qu'un avec et n'est possible que par un progrès correspondant de l'énergie intellectuelle de l'homme.

Les « chers corbeaux » de l'intelligentzia littéraire ou philosophique auront beau croasser (6), ils demeurent irrémédiablement les primitifs de notre temps dans la mesure même où ils s'accrochent à des tabous et à des rites condamnés depuis longtemps par le clair regard de la science. Libre à eux d'ailleurs ! Mais ils ont influencé aussi toute la pensée et l'éducation de l'Europe occidentale depuis 80 ans environ, depuis la grande réaction du bergsonisme et de diverses philosophies chrétiennes contre le positivisme et le scientisme, — il est vrai primaires, — des années 1850-1870. En présentant à l'honnête homme de bonne foi un faux idéal de culture et d'humanisme, s'ils n'ont pas pu arrêter la marche en avant de la science dans le monde, ils ont du moins déterminé ce phénomène historique très précis d'un ralentissement de la culture

---

(6) Comment résister au plaisir de citer une dernière perle de ce genre : « The age of industrialism and democracy had brought to an end most of the great cultural traditions of Europe... In the contemporary world, in which the majority were half educated, and many not even quarter educated... there was a vast cultural breakdown, which stretched from America to Europe and from Europe to the East ». Et cela a été dit par M. D. R. Hardman, alors secrétaire parlementaire du Ministère de l'Éducation de Grande Bretagne, le 12 janvier 1946. — In T.S. Eliot : *Notes towards the definition of Culture*, p. 105. Et bien entendu, l'auteur souscrit à cette déclaration !

scientifique et de la philosophie scientifique et en général de l'amour de la science, dans la société bourgeoise de l'Europe occidentale. Ceci n'est vrai, bien entendu que pour l'opinion sociale prise dans son ensemble, car il a toujours existé, heureusement, de nombreuses et brillantes exceptions.

Est-ce à dire que l'idéal de la culture serait la formation d'ingénieurs ?

Remarquons, tout d'abord, qu'on subodore dans cette question spontanée un vague relent du mépris de l'ingénieur dont on a déjà relevé plus tôt les causes très sociales et constaté les énormes méfaits historiques. Cet *homo faber* l'a-t-on assez moqué avant de s'apercevoir qu'il construit avec son mécano des machines pour aller aux étoiles ? Et d'ailleurs, même en prêtant à ce terme toute la limitation péjorative qu'on implique, une génération d'ingénieurs vaut mieux, à tout prendre, qu'une génération d'existentialistes ! Mais surtout, il n'est nullement impératif que l'ingénieur soit dépourvu de culture générale. Il a déjà, et il devra posséder de plus en plus un bagage de culture scientifique très approfondie. Si l'on abattait le dualisme artificiel érigé entre la culture « humaniste » et la culture « scientifique », qu'entretenait uniquement les préjugés de l'intelligentzia littéraire, on constaterait que la culture scientifique que l'ingénieur possède, loin de nuire à la culture littéraire, artistique, ou philosophique, pourrait en constituer au contraire, un fondement souhaitable. Et d'ailleurs, il n'est pas question de former des ingénieurs seulement mais des savants et des philosophes qui ne renient pas la science mais se mettent à son école et coopèrent avec elle. Et il est certain que les « scientifiques » ont également souffert du préjugé du dualisme de la culture, parceque, influencés eux-

mêmes par cette conception et par l'éducation qu'elle entraînait, ils ont cru parfois ne pas devoir ou ne pas pouvoir s'intéresser à la culture « humaniste ». On a vu, cependant, que ce préjugé n'a nullement empêché les grands savants d'être des philosophes ou d'aimer les arts et les lettres. Il ne faudrait pas s'imaginer, non plus, que le rôle du philosophe, de l'écrivain ou de l'artiste doive désormais devenir secondaire. Ce que l'on a dénoncé ici, c'était uniquement l'excès où le mépris systématique de la science entraînait des intellectuels qui n'étaient plus en relation avec leur époque, avec le mouvement réel du progrès humain. Mais lorsque cette dualité entièrement imaginaire d'esprits et d'éducation sera abolie, le philosophe comme le compositeur ou le peintre auront toujours un rôle aussi important, autant par leur fonction nécessaire dans le progrès dialectique de la culture humaine dans son ensemble que par ce chuchotement privilégié dans l'intimité de la conscience qui leur permet d'assumer le dialogue du moi avec lui-même, du moi et du toi, du vrai et du beau. Il ne s'agit de promouvoir rien d'autre qu'une culture analogue à celle de la Grèce, dont les humanistes littéraires ne cessent de se réclamer, — avec la seule exception du mépris de la technique. Nous sommes mûrs pour une culture véritablement classique, qui refasse une synthèse harmonieuse semblable à celle qu'Athènes a connue. L'humanisme grec, on l'a suffisamment montré, a été essentiellement un humanisme scientifique, la philosophie grecque, une philosophie fondée sur la science. Cela n'a nullement empêché, que l'on sache, le développement des lettres et des arts dans l'Hellade. S'est-on posé le problème de savoir si, au contraire, la floraison merveilleuse de la poésie, du théâtre, de l'architec-



ture ou de la sculpture grecs, n'étaient pas liés à l'esprit scientifique et rationnel de la pensée grecque, si la beauté que Phidias et Praxitèles ont su incarner n'était pas redevable à Pythagore ou à Socrate de cette qualité de vérité, qui la rend souveraine ? Les artistes de l'Hellade avaient cherché déjà des proportions mathématiques dans le corps humain et leurs préoccupations seront reprises à la Renaissance, lorsque les grands peintres et sculpteurs seront aussi des savants et des ingénieurs. L'exemple de Léonard de Vinci, pour être le plus célèbre et le plus éclatant, n'est nullement isolé, il constitue plutôt la règle à son époque. Les ateliers des grands peintres, tel que celui du maître de Léonard, Verrochio, constituaient de véritables Ecoles des Beaux Arts, des sortes d'universités, où l'on étudiait l'anatomie, la mathématique, l'architecture et grâce auxquels se transmettait une énorme tradition technique et mécanique (7).

Il n'est aucune raison, ailleurs que dans les préjugés de nos primitifs, pour que l'art ou la littérature de notre temps soient irrémédiablement coupés de la science ou opposés à elle. Ils ne le sont guère d'ailleurs, on a tenté de le montrer dès le début. L'Impressionnisme est né d'avoir voulu appliquer les découvertes physiques de Helmholtz. Le Cubisme, avec sa géométrisation du réel, le corps humain compris, qu'affirme-t-il sinon le postulat même de la physique contemporaine ? Bien plus, dans les visages simultanément face et profil de Picasso, on pourrait retrouver une tentative d'intégration du temps dans l'espace qui n'est pas sans analogie avec l'espace-temps d'Einstein. Enfin, l'art abstrait — et

---

(7) Cf. *Léonard de Vinci et l'expérience scientifique de son temps*, PUF., 1953 *passim.* —

ce n'est pas que nous en soyons partisans sur le plan pictural pur — ne convient-il pas à une époque où la science a dépouillé la Nature de toutes les apparences sensibles pour la résoudre en géométrie et en mathématique pures ? Qu'est-il en effet sinon la transcription de l'âme même, cette fois, et non plus seulement du corps ou du visage humains comme chez Picasso, en rapports de lignes, de figures et de couleurs, bref en géométrie et en algèbre colorées. Grâce à lui, c'est la musique même de notre être psychologique, perçu dans son sentiment d'existence, par une expérience existentielle de sa durée, qui se traduit en éléments purement abstraits et non en images sensibles et qui viendrait témoigner ainsi d'une essence géométrique et algébrique.

Il existe, d'ailleurs, des rapports fonctionnels plus généraux encore entre les arts, les littératures et les sciences. D'une part, poètes et artistes, parce qu'ils réalisent dans l'autisme de l'art les désirs les plus secrets de l'humanité ont de tout temps proposé à la science des buts à atteindre objectivement par l'efficacité technique. D'autre part, les arts assouplissent la psychologie collective et transforment notre milieu, ce qui permet une adaptation de notre psychologie à de nouveaux progrès. C'est ainsi que les arts associés à la science et aux techniques, ont créé tous ces objets aux formes cubistes ou aérodynamiques qui nous entourent et qui nous prédisposent à un monde toujours plus scientifique et plus abstrait. Enfin, le contenu des sciences d'aujourd'hui offre plus que jamais un aliment nourricier à l'imagination artistique et poétique et bien entendu philosophique aussi. C'est ainsi, par exemple, que se développe, depuis Jules Verne, la littérature de science-fiction et, bien qu'elle demeure encore le domaine d'écrivains mineurs — mais

Wells ? — elle promet de devenir un genre ayant des possibilités artistiques importantes. Si aucun des grands auteurs ne s'y est intéressé jusqu'ici, cela ne tient-il pas précisément à l'éducation de plusieurs générations d'hommes dans cet humanisme anti-scientifique ? D'une manière plus générale, les résultats prodigieux atteints déjà par la science de notre époque, les perspectives fabuleuses qu'elle découvre sur l'homme et l'univers, sont de nature à inspirer mieux qu'aucun autre thème le poète, l'artiste et le philosophe.

Inversément, le savant a besoin de plus en plus de nos jours de l'imagination et de l'audace de l'artiste, car il ne s'agit plus seulement de connaître mais de transformer la nature, il ne s'agit plus de se poser la question *pourquoi* ou *comment* mais comme le veut G. Bachelard *pourquoi pas* ?

Notre humanisme et notre culture ne peuvent qu'être caractérisés par une collaboration dialectique entre la science d'une part, la philosophie, les arts et la littérature de l'autre. Notre philosophie ne saurait être qu'une philosophie scientifique qui prend conscience et intègre en sa synthèse ce développement dialectique et la *méthode*, au sens hégélien du terme, de ce développement. Depuis la conception mathématique et la démonstration expérimentale de la transformation directe du matériel en immatériel, et inversément, toute l'étendue de notre champ d'expérience apparaît définitivement comme une, sans qu'il soit intéressant, ou même concevable, désormais de se poser la question ontologique de sa « nature ». L'important c'est que la réalité toute entière, à quelque ordre d'expérience qu'elle appartienne soit une, — oui, y compris nos songes et nos chimères, puisque les mythes finissent par accéder à l'objet grâce à la science ;

qu'elle soit toute entière d'ordre phénoménologique, qu'elle se laisse pénétrer dans tout son champ par la pensée mathématique, qu'elle implique dans toute son étendue la possibilité d'une dialectique sujet-objet.

Peut-on s'étonner, par contre, que les philosophes qui se sont détournés de la science à notre époque scientifique, se soient trouvés acculés à vivre dans le sentiment de l'absurde ?

C'est par une dialectique totale de la science, des arts et de la philosophie que se développe un progrès authentiquement humain, agissant sur tous les plans, mesurable autant par l'accroissement prodigieux de l'énergie « matérielle », qui nous rapproche du feu du ciel, que par l'énergie intellectuelle et la plasticité psychologique, et même physiologique, nécessaires pour la réalisation effective de cet humanisme total. Et ce développement intellectuel est lui-même mesurable objectivement par la distance qui sépare Aristote de notre bachelier, malgré le génie de l'un et la médiocrité de l'autre.

*Il y a donc un progrès humain ; c'est bien ce que nient au fond tous les penseurs « primitifs ».* Et c'est précisément parce que le progrès de la culture est une réalité positive, qu'un développement du primitif au civilisé devient possible et qu'inversément on a légitimement le droit de traiter ceux qui le nient de « primitifs ».

Pour mesurer ce progrès humain, l'unité de temps que l'on devrait adopter est celle des autres événements macroscopiques de notre globe. On l'a vu, l'unité des temps géologiques devrait être le million d'années. Celle de l'évolution des êtres vivants pourrait être réduite, peut-être, à cent mille années bien que les poissons aient 400 à 500 millions d'années d'existence. Mesuré à cette échelle,

au regard du rythme des progrès de la science qui va s'accélégrant vertigineusement, l'avenir de la culture humaine, de l'humanisme véritable, apparaît à proprement parler inconcevable. Mais par là même, nous nous sentons rétrogradés à notre place véritable de primitif 1959.

Respectons donc nos savants, qui entr'ouvrent cette ère, dont ils peuvent apercevoir quelques prémisses, comme les primates les plus évolués ont peut-être pu, dans une intuition de génie, entrevoir l'homme vertical, inventeur du feu.

\*  
\*\*

L'homme divisé avec lui-même par les tabous primitifs des « natures » ennemies, hostile au monde dont il s'excluait tout en s'en considérant roi, retrouve enfin de nos jours ses membres épars, les rassemble en un être d'un seul tenant, à la stature imposante, debout dans un paysage dont il fait naturellement partie.

Cet homme rassemblé symbolise l'humanisme d'aujourd'hui et il ressemble comme un frère aux statues de la Grèce. L'humanisme véritable postule un être complet, total, un, depuis le corps perfectionné par les sports jusqu'au cerveau secrétant la mathématique et aux yeux admirant la beauté. Il implique un enchaînement dialectique, au sein même de l'homme, entre son corps, la science, les arts, les littératures, l'amour et la philosophie. Et cet être enfin complet, ayant ressoudé les failles secrètes qui le divisaient avec lui-même, — et qui, par là, le séparaient aussi des autres, — ayant retrouvé avec la mathématique cette langue unique qui permet de rassembler à nouveau les ouvriers de la Tour de Babel, se sent chez lui dans la Nature, entreprend avec elle un dialogue de connaissance, — qui

n'est possible que par l'amour et non dans le mépris —, assume son unité avec elle, par l'enchaînement dialectique sujet-objet dans un seul champ d'expérience. Par là il accède à un rôle créateur dans la nature, se transforme lui-même par l'effet de ses techniques et contribue à la transformer en pénétrant dans le jeu de ses forces comme élément intégré mais conscient.

Cet être total, amoureusement inséré dans la connaissance du monde qui l'entoure, palpant les atomes et les galaxies de ses microscopes électroniques, de ses radars, et qui ne cesse de voir s'élargir le cosmos à la mesure de ses yeux, et grandir son destin avec sa puissance, qui commence à concevoir qu'il pourra se saisir de la Lumière du Temps et de l'Espace comme de leviers pour soulever le monde, se sait par là même un primitif de sa propre espèce, le singe d'un futur dieu. Et c'est cette connaissance qui tout en le rendant humble devant tout ce qu'il ne sait pas, devant tout ce qu'il n'est pas encore, le rassure cependant car, dans son obscurité, il possède la méthode, comme un phare qui éclaire la route devant lui.

Tel est le Prométhée de 1959, dans toute sa stature, non point divisé avec lui-même, isolé, enchaîné sur quelque rocher du Caucase, mais ayant déjà volé la foudre de Jupiter et prenant son vol nuptial vers d'autres univers.

**Alexandre Papadopoulo**

## AIMEZ-VOUS BRAHMS ?

« **A**imez-vous Brahms ? C'était le genre de questions que les garçons lui posaient lorsqu'elle avait dix-sept ans. Et sans doute les lui avait-on reposées plus tard, mais sans écouter la réponse. »

Cette question anodine, *Aimez-vous Brahms*, devenue banale par usure, donne donc son titre au quatrième roman de Françoise Sagan, en sa cinquième année de vie d'écrivain. La lycéenne en passe de renvoi, Françoise Sagan, nous avait révélé, avec *Bonjour Tristesse*, une romancière authentique : « La mieux douée des jeunes romancières » selon André Rousseaux ; *Un certain sourire* signalait encore davantage à notre attention l'empreinte du génie ; tandis que le troisième roman, *Dans un mois, dans un an*, se trouvait être de valeur contestable.

L'auteur de *Bonjour Tristesse*, la jeune fille révoltée, libre et désillusionnée, assume dans *Aimez-vous Brahms* le rôle d'une femme à l'orée de la quarantaine, d'une amante qui va se faire vieille. Et dans ce livre comme dans les précédents, Françoise nous parle des choses de l'amour, avec un naturel et une bonne foi, dignes de rendre désuets les reproches bien pensants.

De prime-abord, le thème et les personnages de ce roman, semblent banals. Ces personnages

sont des êtres moyens, sans grande envergure ; Paule est employée décoratrice, Roger est chef d'une entreprise de camionnage et bon vivant ; Simon est avocat stagiaire, jeune, faible et blasé. Les actions et les réactions de ces personnages, nous donnent l'impression du connu, d'un film déjà vu.

Venons-en au thème d'*Aimez-vous Brahms?*. Un couple de libres amants, Paule et Roger ; ils s'aiment ; mais lui, réfugié dans son égoïsme d'homme aux appétits solides et multiples, et qui, à ce titre, tient grandement à sa liberté ; tandis que Paule aime selon les normes du don total, un don riche d'expériences amoureuses passées, riche de la clairvoyance même des défauts de l'amant. Car Paule a la conscience précise, un tantinet ironique, des manques de Roger. Roger est volage, et Simon entre en scène ; c'est un jeune homme de vingt-cinq ans, fort beau, « trop beau » nous dit-on ; et, en fils à papa à qui rien ne doit être refusé, il se consacre à la conquête de Paule. Il profite d'une infidélité sérieuse de Roger, pour faire de cette femme, dépitée, sa maîtresse ; ou c'est plutôt Paule qui fait de ce Don Juan par inadvertance, son amant — jusqu'au jour où elle revient à Roger, qu'elle n'a cessé d'aimer. Elle donnera son congé à Simon, et se contente pour pain de vie de son « bonheur triste », car Roger se refuse à l'épouser dans son égoïsme de liberté, et la condamne à la solitude. Et chaque fois qu'il la quittait, « dès qu'il passait la porte, qu'il respirait sur le trottoir la violente odeur de son indépendance, elle le perdait à nouveau » ; et s'« il était sa vie, il l'oubliait et elle l'aidait à l'oublier avec une pudeur tout à fait honorable ».

Mais qu'est ce qui a ainsi ancré l'amour de Roger dans le cœur de Paule ? Leurs vies se sont



si bien mêlées par la force de l'habitude, que rien ne saurait plus entamer leur amour : même lorsque Paule se rend compte de la fatuité satisfaite de son compagnon ; même si l'amour n'est plus en elle qu'une résonance et non plus un appel ; car « Elle savait qu'elle l'aimait — C'était là le mot : elle le savait — Peut-être même savait-elle simplement qu'elle aimait Roger — Bonnes choses acquises ».

Ainsi, tous deux sont enchaînés par la pesanteur de l'inéluctable destin ; cet inéluctable qui revient si souvent sous la main de notre écrivain, en manière de fatalité ; non pas Racinienne, mais faite de résignation librement consentie à l'illusion amoureuse ; car l'âcre goût de l'amour désillusion de *Bonjour Tristesse*, fait ici place à la suavité mélancolique de l'amour illusion, à la conception du « bonheur-triste » — Cependant la grande lassitude de Paule devant l'insipide destin, n'est jamais désaffection vis-à-vis de l'existence.

La vie vaut-elle la peine d'être vécue ? l'amour peut-il donner le bonheur ? Tels sont donc les problèmes auxquels Françoise Sagan répond, sceptique et souriante, dans ce drame de l'amour, à travers le jeu subtil de sentiments ambivalants, et celui des rivalités d'égoïsme. Or le drame d'amour n'est ni celui du quadragénaire qui, malgré ses fugues, aime Paule par nécessité d'habitude ; ce n'est pas non plus, celui de Simon, qui auprès d'une femme qui lui est supérieure, se contente de vivre dans son ombre. Le drame est celui de cette femme libre, qui travaille, qui ne doit de comptes à personne ; qui vit en union libre dans un simulacre de bonheur, ayant la conscience nette de la supériorité de son être et de son amour auprès de celui qu'elle aime. C'est le drame de la femme qui, près de ses quarante ans, souhaiterait aliéner cette liberté, tant prônée,

et épouser cet homme qui l'ôterait à la solitude. Françoise Sagan rejoindrait ainsi la bonne vieille morale bourgeoise ; si Paule n'avait triomphé dans l'épreuve de la femme libre. Elle a, en effet, préalablement au roman, abandonné un mari pour ne pas sombrer dans l'insipide ; et il ne s'agit plus pour elle d'être ; mais de sa raison d'être. Or sa grande lassitude de la vie a fait que cette raison d'être a pris la forme de Roger ; « ...elle ne parvenait pas à dissocier leurs deux vies. Elle ignorait pourquoi. Peut-être parce que les efforts qu'elle avait faits pour leur amour depuis six ans, ces incessants, ces douloureux efforts lui étaient enfin devenus plus précieux que le bonheur. Peut-être parce qu'orgueilleusement elle ne pouvait supporter qu'ils eussent été inutiles, et que ce même orgueil en elle, à force de subir ces coups, s'en était peu à peu nourri, finissant par choisir et consacrer Roger son maître à souffrir. Enfin, il lui avait toujours échappé. Et ce combat douteux était devenu sa raison d'être. »

Que nous paraît lointaine l'Annette Rivière de *l'Ame Enchantée*, héroïne qui souffrait pour le droit à l'amour libre et à la libre maternité. Déjà, près de nous, pour Colette et Simone de Beauvoir, la question de la liberté féminine est non seulement résolue, mais dépassée

C'est donc à l'étape ultime de cette liberté féminine conquise, que Françoise Sagan soulève le problème de la raison d'être de la femme. Le drame de cette femme est moins celui de l'amour que celui de la solitude. C'est elle qui enserme et rapproche les trois partenaires. Tous trois ont peur de la solitude. Mais en chacun d'eux, cette peur prend une résonance différente. Simon est solitaire par manque de chaleur humaine ; dans sa solitude morose, il me-

sure le vide de sa vie comblée. Roger, lui, cherche à meubler sa solitude intérieure dans le mouvement perpétuel et la variation des visages.

La solitude de Paule est d'une autre nature ; elle nous fait souvenir de la condition humaine d'emmurés, des personnages de J.P. Sartre, dans *le Mur* — Solitude nuancée de désespoir et dont les mailles sont le dessin linéaire des rides de la quarantaine ; solitude faite de la résignation à la liberté de l'homme qu'elle aime ; « Non ; elle ne pourrait pas expliquer à Roger qu'elle était lasse, qu'elle n'en pouvait plus de cette liberté installée entre eux comme une loi, cette liberté dont il était le seul à se servir et qui ne représentait pour elle que la solitude ; elle ne pourrait pas lui dire qu'elle se sentait parfois comme une de ces femelles âpres et possessives qu'il haïssait. Brusquement son appartement désert lui parut horrible et inutile. »

Or il me semble que la solitude de Paule prend une valeur inattendue dans le roman de Sagan ; c'est la troisième dimension du personnage qui le grandit dans l'abnégation et qui lui donne sa raison d'être « littéraire » ; car si Paule se mariait, ce ne serait plus qu'une commune bourgeoise !

Un fait s'impose à nous ; la jeune romancière n'est pas à égal titre psychologue de l'homme et de la femme. Femme avertie, elle suit avec ingénuité et ingéniosité, et une perception des plus subtiles, les nuances des mues féminines ; rien ne lui échappe de la marche affective de Paule. Tandis qu'avec les hommes, on sent la vieille et sourde hostilité pour le mâle dominateur ; ce qui entraîne la jeune romancière à peindre sous un jour peu sympathique Roger : quitte à lui octroyer quelque pitié quand il est malheureux ; Simon a quelque chose de caricatural ; elle l'envisage avec un parti

pris de dénigrement auquel se prête le flou de sa personne ; et nous avons un être maussade et mou, paresseux, « l'air buté et mélancolique », plongé dans l'extase d'un attendrissement béat. Simon manœuvre en pantin, Roger n'a rien d'inattendu, quoi qu'en dise l'auteur ; seule Paule échappe à cette impression première de banalité ; par sa finesse et la part d'imprévu, inséparable de l'éternel féminin ; et par sa générosité d'âme et de sentiments, pareille à celle d'un grand seigneur, qui se sait ruiné.

Or, traduire en littérature la psychologie de communes existences, cette matière maléable et fuyante ; ces êtres lieux-communs ; est une entreprise que réussit Sagan ; et c'est là un critère valable de la valeur de l'écrivain.

D'autant plus que sous les doigts de la romancière, une banale histoire d'amour devient œuvre d'art, et induit en cause de grands problèmes humains ; de même que Flaubert choisissait — toute comparaison gardée — un fait-divers, adultère doublé de suicide, pour créer Madame Bovary, le chef-d'œuvre du roman français.

Cependant, le plus bel éloge que l'on puisse décerner à Françoise Sagan, est d'avoir compris et peint avec une telle acuité, elle qui a vingt-trois ans, le drame de celles qui vont franchir, seules et solitaires, le seuil de la quarantaine. Ainsi l'artiste vrai, taille et cisèle dans la matière pour lui tangible de sa vision, au même titre où l'on travaille sur l'observation du réel.

Bien entendu, le roman de la femme de quarante ans, pouvait être plus dense. Mais n'oublions pas que Françoise Sagan a voulu son livre à la mesure de sa prescience de la femme de quarante ans ; et qu'elle a voulu — et c'est son droit — envelopper l'âpre goût de la désillusion, de la délicatesse du

roman menu ; où l'on peut encore essayer de retenir, entre les pages de couverture peu distantes, le bonheur ; ce bonheur pareil à une eau qui file entre les doigts.

Il est enfin facile de relever dans *Aimez-vous Brahms ?* les défauts de la cuirasse.

L'auteur a le tort de commenter constamment les faits et gestes de ses personnages. Souvent aussi, l'auteur nous rappelle qu'il est jeune, par des naïvetés d'adolescent ou des réflexions puériles, du genre de celle que fait Simon :

« Déjà, elle était dehors. Il se leva, et se rassit, la tête dans les mains. « Il me la faut, pensait-il, il me la faut... ou bien je vais souffrir. »

D'autre part, ressorts et charnières du roman sont souvent visibles à l'œil nu — Et la facilité du style déconcerterait, si elle n'était aisance et simplicité.

Mais en dépit d'erreurs et de niaiseries, le style est séduisant. Et je pense qu'il l'est davantage que le cliquetis de vaisselle, et que les miroirs à facettes des égotiques en mal de style. Je ne conteste pas qu'il n'y ait chez Françoise Sagan des faiblesses. Mais ce sont là les accrocs du génie ; qui valent mieux que les élucubrations savantes de stylistes stériles ; ceux qui, selon un critique « tortille(nt) de la plume pour dévider un écheveau verbal sur des lieux communs ».

Je dirai enfin pour terminer qu'*Aimez-vous Brahms ?* est le drame de celles qui ont choisi la liberté, des désenchantées modernes, qui se retrouvent, riches de leur expérience de femmes libres, solitaires et incomprises du compagnon qui peut, seul, leur donner le bonheur. Et Paule se contentera de la connaissance illusoire, anticipée du

bonheur par la projection sur l'avenir d'un passé d'habitudes acquises.

Ce roman loin d'être un « recours à l'art contre le destin », comme chez Sartre, est d'un art qui pallie par sa complaisante simplicité à l'aigre-doux de la condition humaine, en matière de bonheur et d'amour.

A. Rousseau le souligne bien dans ces mots qu'il écrit dans le *Figaro Littéraire* : « Dans le monde que Françoise Sagan sait décrire parce qu'elle le connaît trop bien, il y a mille marionnettes pour s'agiter sans se poser ces questions-là. Mais elle y pense pour les autres. Elle y pense en sourdine, soucieuse semble-t-il que ces questions immenses ne fassent qu'un petit bruit sous le gentil train-train des âmes légères. Alors elle écrit des livres gentils et légers, eux aussi, où la liqueur forte des grandes questions ne tombe qu'en gouttes douces-amères versées d'une main experte, avec un certain sourire. »

**Raouf Kamel**

# MUSIQUE — BALLET

## I. — MUSIQUE

**D**écidément, l'amour de la musique fait de rapides progrès dans les mœurs cairottes et grâce aux efforts du Ministère de la Culture et de l'Orientalisme National, comme aussi d'autres initiatives, le nombre de concerts et le public qui les suit ne cessent de croître.

\*  
\*\*

Signalons tout d'abord, une réalisation qui va s'avérer dans l'avenir une étape importante dans le développement de la musique classique en Egypte. Il s'agit de la création cet été, d'un Conservatoire National de Musique dont la direction a été confiée au principal compositeur égyptien, M. Abou Bakr Khayrat. On ne peut que louer sans réserve le Ministre de la Culture, M. Saroit Okacha, pour son énergie dans la réalisation rapide de ce projet et pour le choix qu'il a fait de son directeur. Après la création de l'Orchestre Symphonique du Caire, c'était l'étape indispensable qui constituera la base du développement futur de la vie musicale en Egypte. Car il est évident que les générations nouvelles doivent être formées dans l'amour et la connaissance de la musique classique, dans la pratique des instruments et dans l'art de la composition.

Certes, il existait depuis longtemps au Caire plusieurs Conservatoires de Musique privés, d'un excellent niveau, et on ne peut que rendre hommage à l'œuvre désintéressée et profonde qu'ils ont accomplie avec les moyens nécessairement limités qui étaient à leur disposition. Rappelons l'existence, autrefois, du Conservatoire Bergrun, puis du Conservatoire Tiegerman, du Conservatoire Schultz, et à Alexandrie du Conservatoire Guarino. C'est grâce à ces pionniers que de nombreux jeunes gens ont été initiés à la musique classique, des virtuoses parfois remarquables formés, et des talents éveillés au désir de la composition.

Mais, grâce au remarquable développement qu'a connu la vie musicale en Egypte depuis la fondation de l'Orchestre Symphonique du Caire, et dont nous avons souvent entretenu nos lecteurs, il était devenu indispensable de poser les fondations d'une institution d'ampleur nationale pour raffermir les progrès acquis et assurer l'essor de la musique classique pour l'avenir. On peut être certain que grâce au soutien énergique d'un ministre éclairé et à la direction compétente d'un compositeur déjà connu à l'étranger, le nouveau Conservatoire National de Musique fera œuvre profonde et vaste.

\*  
\*\*

La Saison musicale du Caire tend de plus en plus à déborder sur les saisons et à bousculer des tabous depuis longtemps respectés. C'est ainsi qu'il était entendu que la « Saison » pour n'importe quel art, devait s'arrêter vers le mois de mai et ne recommencer qu'en novembre.

Or, cette année, l'Orchestre Symphonique du Caire a continué ses concerts jusque vers la mi-juillet pour les recommencer dès la fin septembre.



L'expérience s'est avérée être un succès complet, car écouter de la bonne musique en plein air par les nuits d'été au Caire est un véritable délice. On se souviendra longtemps de certains concerts, conduits par le Mo. Gika Zdravkovitch au Guézireh Sporting Club, avec le brio et le tempérament qui le caractérisent. L'orchestre, en fin de saison, était parfaitement au point et digne de tout éloge.

Devant le succès de ces manifestations, le Ministère de la Culture a décidé d'augmenter le nombre des musiciens de l'orchestre et de le porter de 60 à 90, ce qui donnera plus d'ampleur, notamment aux bassons et aux cuivres.

L'ensemble a commencé la nouvelle saison à l'Opéra de manière quelque peu hésitante comme il est naturel après une assez longue interruption, mais le Mo. Franz Litschauer, dont on ne soulignera jamais assez le rôle de pédagogue, autant que de chef consciencieux, n'a pas tardé à le reprendre fermement en main et le concert du 23 octobre, par exemple, témoignait déjà par la sûreté et le fini de l'exécution, que l'orchestre était en train de se retrouver. Bien mieux, le Mo. Litschauer nous a donné une interprétation très nuancée de la *Symphonie No. 85 en si bémol majeur* de Haydn, dont il est décidément un grand spécialiste. Le *Concerto en sol majeur pour flûte et orchestre* de Mozart a été rendu par le soliste Ingo Gronefeld et par l'orchestre avec toute la douceur et la fantaisie ailée qu'exige l'esprit tendre et aérien de Mozart. Enfin, l'Orchestre Symphonique du Caire a interprété avec fougue mais aussi avec intelligence et discernement *l'Oiseau de Feu* de Stravinsky.

Une fois renforcé par de nouveaux éléments, que l'on attend encore, la saison d'hiver de notre Orchestre Symphonique, sous la compétence du

Mo. Litschauer, ne peut qu'apporter à nos mélomanes bien des joies.

\*  
\*\*

D'autres institutions se sont également décidées à encourager sérieusement la musique et de ce point de vue, la contribution de l'Institut Culturel Allemand du Caire, avec un concert hebdomadaire donné dans la salle de l'Institut ou au Nile Hall est certainement de loin la plus importante.

C'est ainsi que l'on a pu entendre l'excellent ensemble du Quatuor du Caire le 7 octobre. Mais nous avons déjà dit tout le bien que nous pensons de cette formation récente mais qui a su déjà s'imposer à l'attention sérieuse des mélomanes.

Le programme que l'on nous proposait cette fois, des quatuors de Mozart, de Haydn et de Mendelssohn était bien dans les possibilités de l'ensemble qui a su en donner une interprétation parfaitement valable. Mais c'est surtout le Quatuor de Mendelssohn qui a frappé l'auditoire, autant par les beautés romantiques de la partition que par une exécution qui a su pleinement les mettre en valeur.

On souhaiterait que des occasions plus nombreuses soient données au *Quatuor du Caire* de se produire, afin d'augmenter son répertoire et de lui permettre de s'affirmer davantage. Il ne faudrait surtout pas que cet ensemble se cantonne dans la musique classique et n'aborde pas les modernes. L'expérience faite l'année dernière avec le Quatuor de Gabriel Fauré est à recommencer.

L'Institut Culturel Allemand nous présentait le 28 octobre, au Nile Hall le célèbre violoncelliste Ludwig Hoelscher, considéré comme l'un des meilleurs de l'Allemagne Fédérale.

Excellement accompagné par Piero Guarino,

Ludwig Hoelscher a reçu une véritable ovation d'une salle comble. Il avait interprété la *Sonate en la majeur, op. 69*, de Beethoven, la *Suite de danses No. 3* pour violoncelle seul de Bach et des Sonates de Shubert, de Valentini et de Frescobaldi.

Le jeu de Ludwig Hoelscher est évidemment d'une maîtrise technique parfaite mais pas éblouissante. Il est puissant, passionné, mais d'une passion qui a l'air d'être quelque peu conceptuelle. Un tel jeu présente évidemment aussi les défauts de ses qualités, c'est à dire une sonorité forte mais parfois écrasée, quelque peu aigre, dans les aigus, quelque peu grinçante dans les attaques trop fougueuses. Evidemment, on ne saurait en même temps faire preuve d'emportement et soigner la pureté du son.

Parmi les meilleurs moments du concert, nous citerons le *Scherzo* de la sonate de Beethoven et surtout toute la *Suite de Danses No. 6* de Bach, notamment l'*Allemande* et les *Bourrées I et II*. Enfin, la *Toccata* de Girolamo Frescobaldi a été excellemment rendue. Par contre, nous avons moins apprécié l'interprétation de la *Sonate* de Valentini, où, par exemple, la Gavotte était exécutée en force, dénaturant l'esprit et la légèreté de l'œuvre.

Mais c'est peut-être quelques pages de Ravel, jouées en bis, qui ont touché le plus directement le public, car Hoelscher a montré qu'il pouvait lorsqu'il le voulait se laisser aller au sentiment et à la nuance et faire chanter son instrument.

## II. — BALLET

L'an dernier déjà, le Ministère de la Culture a réalisé un autre projet capital pour le développement des arts et la formation des jeunes généra-

tions dans la compréhension de nouvelles formes de beauté et leur interprétation éventuelle. Nous voulons parler du Conservatoire de Danse Classique qui a été créé et annexé à l'Opéra du Caire.

On se souvient que ce projet était en l'air depuis longtemps. Serge Lifar, lors de son passage au Caire s'y était vivement intéressé. Le Ministère de la Culture l'a finalement réalisé l'année dernière. Les études du nouveau Conservatoire National de Danse suivraient dans leurs grandes lignes les programmes des conservatoires équivalents de Moscou et Leningrad. Il était naturel de s'adresser aux Russes, les grands maîtres du Ballet, pour l'organisation et la direction technique de ce conservatoire. C'est, en effet, un Maître de Ballet du Théâtre Bolchoï, M. Joukov, qui a été chargé de diriger les cours : on est ainsi certain de se trouver d'emblée à la meilleure école.

Le programme comprend un cycle d'études parallèles pour la danse et la musique. Le danseur ou la ballerine terminant les cours doit passer aussi un examen équivalent à celui d'un conservatoire de musique. Les élèves suivent aussi des études classiques et de culture générale. Une fois diplômés, ils seront automatiquement engagés comme danseurs et danseuses du futur corps de ballet de l'Opéra du Caire. Ajoutons que les cours sont entièrement gratuits. Les enfants et les parents égyptiens ont magnifiquement répondu à l'attente des créateurs du Conservatoire de Danse et des centaines de candidats, appartenant à toutes les classes sociales se sont présentés. Finie l'époque où les parents de la bonne bourgeoisie eussent frémi d'horreur à l'idée que leur fille fût ballerine ou leur fils danseur. L'art du ballet a conquis, depuis la dernière guerre, le public du Caire, et c'est une grande

victoire pour l'esprit de progrès et l'avancement de la culture.

A la suite d'un concours sévère, deux classes mixtes de garçons et de filles ont été formées. Après les six premiers mois d'études, ces jeunes éléments ont été présentés en juin sur la scène de l'Opéra du Caire. Très justement, le Maître de Ballet avait tenu à ne présenter aucun ballet, aucune danse même. Il ne s'agissait pas de tomber dans le défaut des petites écoles privées de ballet qui, pour satisfaire un public enthousiaste de parents, montrent au bout d'un an leur petite fille dansant la *Mort du cygne*. Au contraire, on nous a montré une séance d'études normale, des exercices à la barre, de la danse rythmique, des pièces exécutées au piano.

Et cependant, le public en général, et non seulement les parents, bien sûr, ont senti que quelque chose de grand était né. Il y avait l'atmosphère : une atmosphère de grande tradition classique, une sensation de culte pour un art, quelque chose de sacré. Il y avait la tenue et l'attitude de ces petits garçons et de ces petites filles qui hier encore couraient et criaient sans doute de manière désordonnée comme tous les enfants de leur âge : sur la scène de l'Opéra, ils avaient déjà une gravité, un sérieux, une noblesse d'attitude, une grâce qui déceiaient des prêtresses et des desservants du Temple de Terpsichore. Leur Maître de Ballets, leurs professeurs les dirigeaient, corrigeant leurs fautes, et l'Intendant de l'Opéra, M. Mahmoud el Nahas, qui s'est consacré à ce Conservatoire avec beaucoup de foi et d'enthousiasme présidait à l'ensemble de la manifestation.

C'était très beau. On sentait le début d'une grande œuvre et dans ces petites « Souris » les chrysalides des futures ballerines. Bravo !



Notre saison de ballet a commencé très tôt cette année à l'Opéra du Caire avec une tournée du *Ballet Allemand*, jeune compagnie pleine d'entrain mais déjà formée aux disciplines classiques les plus rigoureuses. Les programmes comprenaient des ballets d'inspirations et de tendances très variées : *Les Petits Riens* de Mozart, *Dans l'Ombre du Rêve* de Francis Poulenc, la *Suite romantique* de Chopin, *Un Américain à Paris* de Gershwin et des pas de deux.

*Les petits riens* de Mozart offraient à l'œil un *divertissement* agréable, où l'esprit un peu maniéré du XVIIIe siècle était bien personnifié et que rehaussait surtout la présence d'un gracieux Cupidon, *Amor*, personnifié avec grâce et espièglerie par Sabina Frank, jeune danseuse d'avenir. La chorégraphie de Horst Remus manque évidemment d'invention mais les décors et les costumes étaient choisis avec goût et c'était en somme une *bergerie* charmante.

*Dans l'ombre du rêve* est un ballet plus ambitieux, impressionniste, ou qui aurait dû rester impressionniste mais où le fameux expressionnisme allemand est venu jeter des notes d'un romantisme un peu trop accentué. Là aussi il n'y a pas d'invention de pas, d'attitudes ou de séquences par la chorégraphe Erika Lindner, mais l'ensemble est bien réglé et reste malgré tout valable. Horst Remus en « rêveur » a été très ou trop expressif. La chorégraphie de Horst Remus pour la *Suite romantique* de Chopin est évidemment inspirée de tous ses grands prédécesseurs. On ne voit pas pourquoi il a tenu à la changer, car cela ne pouvait l'être qu'en moins bien. On ne saurait approuver l'*Etude* dan-

sée en costumes de la tradition romantique allemande, vert chasseur, qui juraiert avec l'esprit de ce qui est traditionnellement un ballet blanc. Cependant, il faut féliciter Mlle Vesna Vidrova pour son pas de deux de *Préludes*, où elle s'est révélée une ballerine authentique à la technique excellente, avivée de sensibilité délicate.

Le « Ballet » de Gershwin n'est en réalité qu'une très agréable fantaisie pantomime, bien que tous les personnages et les saynètes soient très conventionnels. Parler de la « chorégraphie » de Erika Lindner serait bien difficile à moins que l'on n'appelle « chorégraphie » le fait de régier les mouvements des danseurs de manière à exprimer quelques caractères et situations simples avec un certain ensemble. Le spectacle est d'ailleurs agréable et vivant.

La troupe aurait des possibilités plus sérieuses pour l'avenir si elle avait des chorégraphes valables ou si elle se contentait de suivre les grandes chorégraphies classiques ou modernes. Plusieurs danseuses sont douées, notamment la première ballerine Sonja Lo Giudice qui a de beaux mouvements de bras, Vesna Vidrova et parmi les toutes jeunes, Sabina Frank. Les danseurs sont trop jeunes et manquent encore de « présence », d'épaisseur psychologique, sauf peut-être Horst Remus. Le corps de ballet est jeune, agréable à voir, discipliné et possède une assez bonne technique.

Malheureusement, tous les ballets présentés demeurent superficiels parce qu'ils ne sont pas transposés dans le langage et la logique propres du ballet, parce qu'ils collent de trop près au sujet qu'ils représentent de la manière la plus simple et souvent la plus banale, parce qu'ils manquent enfin

d'abstraction, de stylisation et surtout d'invention chorégraphique.

Ceci dit, cette jeune troupe est d'un niveau très honnête et ses divertissements sont agréables à suivre.

**Alexandre Adopol**



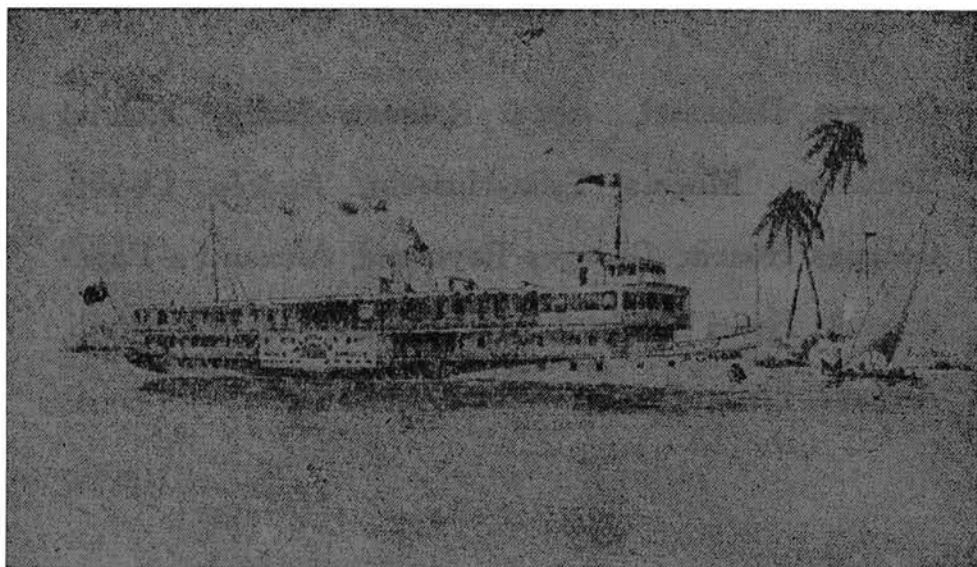


**vous offre un des plus beaux  
voyages au monde**

**UNE CROISIERE SUR LE NIL  
à bord des luxueuses unités**

**s/s SUDAN (10 jours)**

**s/s MEMPHIS ( 3 jours)**



**Pour renseignements et réservations  
s'adresser à votre Agent de voyage ou à**

**EASTMAR S.A.E.**

**LE CAIRE : 10/12, Rue Adly Pacha — Tél. { 54939 - 50976  
45632 - 57441**

**ALEXANDRIE : 16, Rue Chérif Pacha — Tél. 23130 - 28388**

VIENT DE PARAITRE

Un important numéro spécial

AHMED RASSIM

Poète arabe de langue française

Avec la collaboration de:

Georges Duhamel, Abdel Rahman Sidky, Gabriel Bounoure, Moënis Taha-Hussein, Andrée Chédid, Georges Henein, Georges Raymond, Alexandre Papadopoulos, Henri Thuile, J. Ascar-Nahas, Jean Moscatelli, Antonie Loza, Gabriel Boctor, etc...

Le numéro comprend en outre des Morceaux  
Choisis très complets de l'œuvre du poète.

Un beau volume illustré ..... P.T. 80.—

Edition de luxe sur alfa numérotée ... P.T. 150.—

# La Revue du Caire

---

DIRECTION ET ADMINISTRATION

3, Rue Dr. Abdel Hamid Saïd — Le Caire  
Tél. 41586

---

**LE NUMERO : 20 Piastres**

---

Abonnement pour l'Égypte : Un An ..... P.T. 200  
Abonnement pour l'Étranger : Un An ..... P.T. 225

---

## Représentants à l'Étranger:

### FRANCE

Prix du Numéro ..... 240 frs.  
Abonnement un An ..... 2400 frs.

### ETATS-UNIS

**STECHERT HAFNER, INC.**, 31, East 10th Street,  
New-York 3 (N.Y.)

Abonnement un An ..... \$ 8

### CANADA

**PERIODICA**, 5012, avenue Papineau, Montréal 34,  
Canada.

Abonnement un An ..... \$ 8

### VIET-NAM

**FRANCE-ASIE**, 93, rue d'Ormay, Saïgon.

ON S'ABONNE SANS FORMALITES CHEZ TOUS  
NOS REPRESENTANTS.

---

N.B. — Les Bureaux de la Revue sont ouverts tous les jours  
de 10 heures à 12 heures.

# Maintenant !

A  
BRUXELLES  
AEROPORT  
NATIONAL



Passagers des lignes internationales, vous trouverez Cigares, Cigarettes, Alcools, Champagnes, Liqueurs, etc... en franchise de droit au « tax-free SKY SHOP » de la nouvelle aérogare de Bruxelles National — Réductions diverses jusqu'à 60%.

